

À propos de l'article de Georges Dupré et Dominique Guillaud¹

Cet article est le premier d'une série de publications sur l'Aribinda, petite région jusque-là délaissée, entre le Yatenga, à l'ouest, et l'Oudalan à l'est, qui, eux, avaient suscité l'intérêt de nombreux chercheurs et de vastes programmes.

Révéler la richesse méconnue des vestiges archéologiques de l'Aribinda est l'une des motivations de cet article. L'autre est « de mettre à contribution l'histoire pour évaluer le poids du passé et, corrélativement, la liberté des acteurs dans la recherche de solutions à une situation de précarité ».

Ainsi le texte présenté ici constitua, véritablement, le soubassement sur lequel se construisit la réflexion commune d'un géographe et d'un anthropologue pour comprendre les problèmes d'un présent difficile, marqué par des déficits pluviométriques répétés.

Aujourd'hui, avec le recul que donne le temps et dans une perspective comparable, une réflexion peut être développée sur la composition de la géopolitique avec les contraintes du milieu qui préside à tout établissement humain.

Aucune donnée précise sur la chronologie climatique des derniers siècles ne peut être avancée pour la région sahélienne qui nous intéresse. Mais les travaux sur le bassin du Tchad², et sur la forêt de la zone intertropicale³ et plus particulièrement au Cameroun⁴ et au Ghana⁵ montrent d'intenses fluctuations climatiques durant les cinq derniers siècles, enregistrées dans les sédiments lacustres. Et l'on a tout lieu de penser que cette région du Sahel n'a pu demeurer à l'écart des mécanismes climatiques qui opèrent à l'échelle de la planète.

Une lecture nouvelle peut être faite des conditions politiques et environnementales qui se sont conjuguées aux différentes périodes pour déterminer l'établissement des groupes humains en Aribinda. Un scénario plausible peut ainsi être avancé :

a) À la période la plus ancienne, celle des « premières gens », l'occupation la plus intense va des environs d'Aribinda au premier cordon dunaire, mais un peuplement

1 Paru dans *Cahiers des Sciences humaines*, 22 (1), 1986 : 5-48.

2 Maley J., *Études palynologiques dans le bassin du Tchad et paléoclimatologie de l'Afrique nord-tropicale de 30 000 ans à l'époque actuelle*, Paris, ORSTOM, Travaux et Documents, 1989, 109, 586 p.

3 Programme ÉCOFIT, *Dynamique à long terme des écosystèmes forestiers intertropicaux*, Symposium international, 20-22 mars 1996, Paris, ORSTOM, Bondy, résumés, 322 p.

4 Nguestop P., *Évolution des environnements de l'Ouest Cameroun depuis 6000 ans d'après l'étude des diatomées actuelles et fossiles dans le lac Ossa. Implications paléoclimatologiques*, Paris, thèse MNHN, 1997, 278 p.

5 Talbot M.R. & Delibreas G., « A new Pleistocene-Holocene Water-Level Curve for Lake Bossumtwi », Ghana, *Earth Planet*, 1980, 47 : 836-844.

plus lâche se retrouve jusque dans l'extrême Nord, permis par une pluviométrie sensiblement plus élevée qu'aujourd'hui.

b) Une chefferie songhaï s'installe à Zaran et sur toute la région nord jusqu'à Soum. Cette première vague migratoire songhaï s'ébranle des rives du Niger, après la fondation de la dynastie des Askya en 1493. Elle est constituée de Sohancé, animistes en rupture avec l'islamisation prônée par l'Askya Mohammed. Leur migration par étapes les amène à Zaran au moment où une pluviométrie favorable correspondant peut-être au Petit Âge Glaciaire leur permet de s'établir et de cultiver jusque dans l'extrême Nord de la région alors que le Sud est toujours occupé par un peuplement dense de premières gens.

c) Des Songhaï dits Mammam Hama, partis du fleuve Niger durant le XVII^e siècle, et venus aussi par étapes, s'installent sur le premier cordon dunaire autour de Wilao et s'insèrent entre la chefferie de Zaran au Nord et les Premières gens qui ont reflué vers le Sud mais qui tiennent toujours le site d'Aribinda. C'est à Wilao, autour de 1800, qu'arrivent Daogo et les Mossi de Boulsa.

d) Peu de temps après, dans le premier quart du XIX^e siècle, le site de Wilao est abandonné par les Mammam Hama qui viennent s'installer en compagnie des Mossi sur le site actuel d'Aribinda. Ce mouvement correspond indubitablement à un affaiblissement des premières gens qui doivent composer avec les autres groupes arrivés après eux. Mais une détérioration climatique peut avoir eu lieu dans le premier quart du XIX^e siècle puisque c'est à ce moment que disparaît la chefferie de Zaran et que s'arrête l'occupation permanente de l'extrême Nord.

À partir de 1850⁶, la culture reprend sur le premier cordon dunaire. Cette reprise s'accélère entre 1870 et 1900 et atteint le deuxième cordon dunaire où sont remis en culture des terrains abandonnés par la chefferie de Zaran un demi-siècle plus tôt. Cette recolonisation du Nord obéit à des impératifs géostratégiques, et les nouveaux villages constituent une ligne de défense avancée pour faire face à la menace touareg du moment. Mais ce mouvement impulsé par Hama Tafa⁷ qui dirige Aribinda de 1870 à 1900 rencontre probablement aussi des conditions naturelles locales favorables. Pendant ces trente années, Aribinda ne connut ni invasion acridienne, ni épidémie, ni crise climatique majeure. Ce qui contraste avec ce qui se passe partout en Afrique de l'Ouest durant la période.

Georges Dupré et Dominique Guillaud

6 Dupré G. et Guillaud D., « L'agriculture de l'Aribinda (Burkina Faso) de 1875 à 1983 : les dimensions du changement », Paris, *Cahiers ORSTOM, série Sciences humaines*, 1988, 26 (3) : 313-326.

Guillaud D., *L'ombre du mil. Un système agropastoral en Aribinda (Burkina Faso)*, Paris, ORSTOM, À travers champs, 1993, 40 fig., 321 p.

7 Dupré G., « Hama Tafa, un grand homme dans l'histoire de l'Aribinda », 25 p., in *Changements au Sahel*, Paris, Karthala, à paraître.

Archéologie et tradition orale Contribution à l'histoire des espaces du pays d'Aribinda, province de Soum, Burkina Faso

Georges Dupré *, Dominique Guillaud **

Au nord du Burkina, le pays d'Aribinda s'étend aux préfectures d'Aribinda et de Koudougou, dans la province de Soum. Cette petite région sahélienne de 5 000 kilomètres carrés (13,5°-15° lat. N ; 0,5°-1,5° long. O) est encadrée par le Djelgodji à l'ouest et par l'Oudalan et le Liptako à l'est.

L'appellation de Kurumba (*Fulcé en mooré, langue des Mossi*), par laquelle sont désignés, dans la littérature ethnographique, ses 33 000 habitants, ne rend compte ni de la complexité de la mise en place du peuplement, ni de l'extrême diversité des groupes qu'on y rencontre. Aux Songhaï venus de la région de Tendirma, sur le Niger, vinrent se joindre des Kurumba partis du Yatenga, puis des Mossi de Boulsa. Ces derniers venus succédèrent aux Songhaï à la tête de la chefferie. Ces trois composantes constituent ce qu'il est convenu d'appeler les Kurumba.

Aribinda demeura longtemps confiné à un terroir limité aux environs immédiats de la bourgade, et ce n'est que vers 1870 que des villages furent créés au nord d'abord, puis au sud, afin d'exploiter les terres agricoles disponibles. À partir de cette époque, des groupes d'éleveurs vinrent dans l'Aribinda. Ce furent d'abord les Sillubé, suivis des Djelgobé venus du Djelgodji, puis les Bella anciens captifs d'Alkaseibaten et de Kel el Souk de l'Oudalan. Plus récemment, des Peul gaobé vinrent aussi de l'Oudalan. Enfin, depuis le début de ce siècle, des agriculteurs mossi s'installent dans le pays en y créant leurs propres villages ou bien en s'intégrant dans les villages existants.

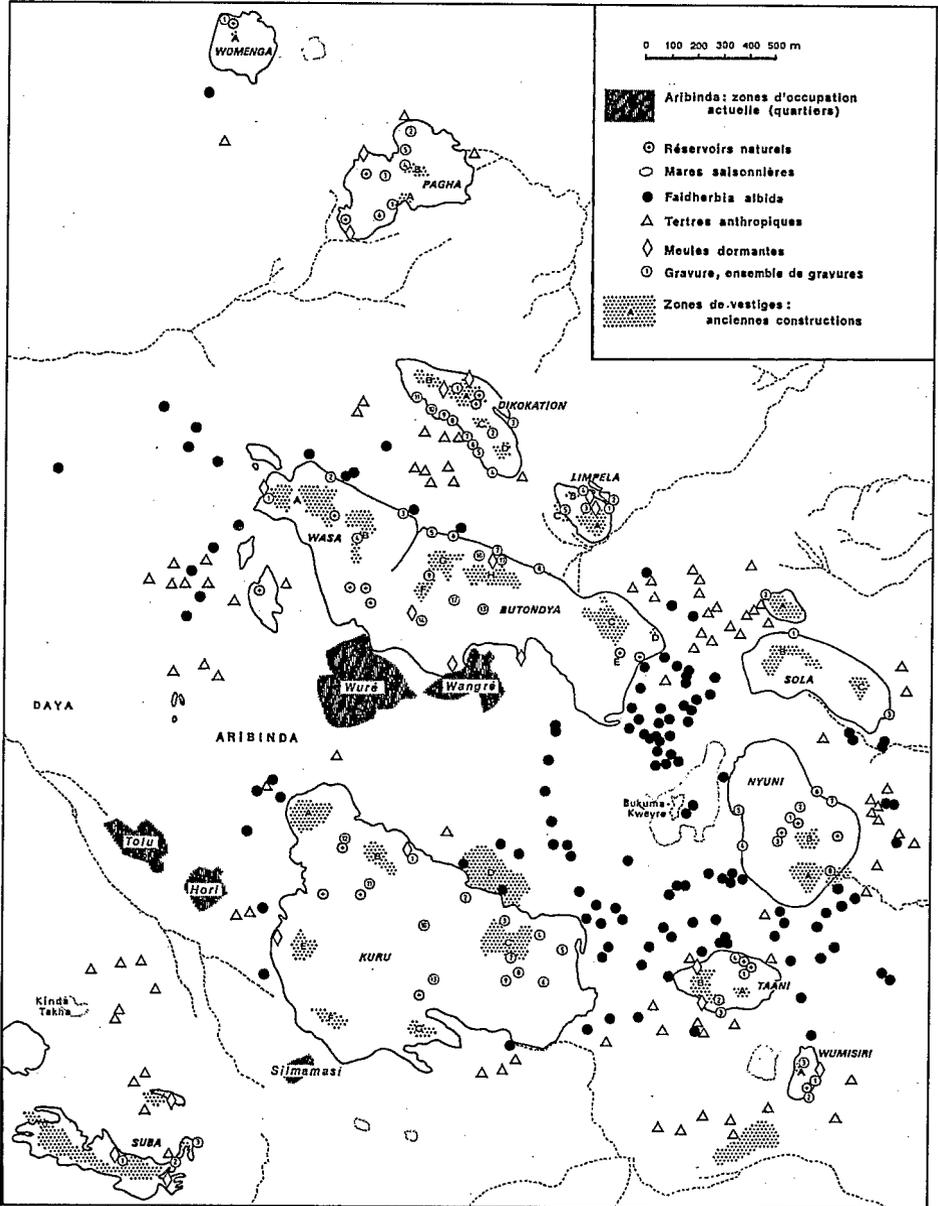
Les vestiges de l'Aribinda ont déjà été signalés par Urvoy [1941], Rouch [1961], et Prost [1971]. Ces observations, à l'exception de celles de Prost, se sont limitées aux environs immédiats d'Aribinda.

En parcourant le pays dans toute son étendue, en observant les photographies aériennes, l'ampleur et la diversité des vestiges archéologiques, gravures, tertres anthropiques, constructions de toutes sortes, lambeaux de parc à *Faidherbia albida*, se sont imposées à nous. Il nous a paru alors nécessaire de donner une description de cet ensemble exceptionnel de sites afin d'y susciter des recherches archéologiques.

* Sociologue à l'ORSTOM.

** Géographe à l'ORSTOM.

Fig. 1 - Le site d'Aribinda



Mais nous entendons que cette incursion hors de nos disciplines serve aux recherches que nous menons sur le pays d'Aribinda. Aussi l'inventaire provisoire que nous dressons ne se résout pas en une accumulation de descriptions, mais est soumis aux perspectives et aux questions qui sont les nôtres.

Les recherches que nous menons visent à décrire et à appréhender les modalités de l'occupation et de l'utilisation de l'espace et à apprécier leur évolution. Ce travail sur une région de taille réduite devrait apporter sa contribution à une meilleure connaissance des problèmes qui se posent au Sahel aujourd'hui. Le point de départ de notre recherche est donc dans l'actuel, dans la situation de l'Aribinda aujourd'hui, parfois dramatique comme le fut la saison agricole 1983-1984. C'est de là que partent nos questions. Les réponses, elles, sont recherchées partout où elles peuvent être trouvées, non seulement dans la situation actuelle, mais aussi dans le passé, là où cette situation s'enracine.

Une partie importante de nos recherches vise ainsi à produire une histoire d'Aribinda afin de comprendre comment les différents groupes se sont installés et se sont agencés les uns avec les autres et comment, aussi, ils se sont distribués dans l'espace. Notre entreprise n'est cependant que partiellement une histoire du peuplement. Elle s'en distingue par le rapport privilégié qu'elle a avec l'espace. L'espace qui n'est généralement, et dans le meilleur des cas, que le cadre de l'histoire, est devenu pour nous l'objet même de l'histoire. Ce qui nous importe n'est pas seulement de savoir quels peuples se sont succédé dans le pays d'Aribinda, mais aussi et surtout comment chacun d'eux s'est approprié l'espace. Cela consiste à identifier pour chaque occupation l'utilisation des ressources du milieu pour s'alimenter, se protéger et s'établir. Mais il ne suffit pas qu'il y ait eu, à une époque donnée, des sables propices à la culture, des points d'eau et des montagnes protectrices, encore faut-il qu'un certain nombre de conditions géopolitiques aient été réunies. Par exemple, si Aribinda a longtemps vécu sur un terroir exigu, cela tient à la rencontre sur un espace limité de ressources essentielles, mais également à des conditions sociales et politiques aussi bien locales que régionales.

Lorsqu'Aribinda, à une époque récente, sort de cet espace, ce qu'il faut invoquer pour en rendre compte, ce sont peut-être des ressources devenues insuffisantes du fait de l'appauvrissement du milieu et/ou de l'augmentation de la population. Mais toute l'explication ne peut pas résider là. Il faut, dans le même temps, examiner quels ont pu être les changements politiques dans la région et ceux qui ont pu survenir dans la chefferie d'Aribinda.

Ce que nous essayons de faire à travers cet inventaire, c'est de saisir pour chaque période une certaine rationalité à l'œuvre dans l'espace. Cela nous amènera à identifier les multiples facteurs et à avancer des hypothèses sur la façon toujours complexe dont ils ont pu s'agencer dans la constitution des espaces. Cette recherche des scénarios possibles sera conduite à l'aide de l'archéologie et de la tradition orale. La confrontation de ces deux domaines a commencé sur le terrain où des informateurs nous conduisirent sur les lieux qui avaient été importants dans l'histoire de leur lignage. C'est ainsi que les Werem nous firent visiter Wilao et que les Zareye nous guidèrent à Zaran et à Zaran Kipsi.

Deux remarques de précaution doivent être faites :

Notre travail ne remplace pas celui d'un archéologue. Nos observations ont été le plus souvent faites au gré de déplacements qui avaient d'autres buts et n'ont pas été, de ce fait, systématiques. Même lorsqu'elles se sont efforcées de l'être, comme ce fut le cas pour les sites des environs immédiats d'Aribinda, elles n'ont ni la minutie, ni la précision requises.

Nous utilisons l'expression consacrée de tradition orale au sens premier d'information donnée oralement, et cela quelle que soit la forme sous laquelle elle nous a été donnée. Il devra être entendu que cette utilisation ne préjuge en rien de la nature du système social auquel nous avons affaire, et en particulier que nous nous garderons bien de le qualifier de traditionnel.

Dans l'histoire des espaces que nous construisons, l'Aribinda actuel n'est que le dernier épisode. Et la situation dans cette petite région peut être éclairée par ce qui s'y est passé autrefois. Qu'il y ait une dégradation croissante du milieu est certain, mais il est bien difficile de l'attribuer à une fatalité climatique. Le climat a évolué probablement dans le sens d'une détérioration, comme en témoignent, dans la période récente, la baisse de la nappe phréatique ou l'assèchement des puits anciens. Mais il est bien difficile de démêler dans cette évolution ce qui tient à des conditions « naturelles » et ce qui est imputable aux peuples qui se sont succédés depuis des temps anciens.

L'environnement végétal, pédologique et hydrologique est exploité par l'homme depuis si longtemps que ce serait un leurre de le prendre pour un milieu naturel.

Ce que l'histoire indique assez clairement, c'est la part de l'homme et des sociétés dans cette dégradation. Tous les peuples qui sont venus les uns après les autres dans l'Aribinda n'y ont pas participé également. Il est certain que le système de culture intensif pratiqué par les « premières gens » dont témoigne le parc à *Faidherbia* était plus économique que ceux qui l'ont suivi ou précédé. Ainsi, la plupart des piémonts des cuirasses qui portent les restes des villages de la chefferie de Zaran sont dégradés à un point tel qu'ils ne peuvent plus porter de cultures. Des lieux donnés comme terrains de culture, comme Irkoy Faba, ne portent plus que des sols gravillonnaires stériles. Cette constatation de la dégradation des sols consécutive à une occupation ancienne, a été déjà faite au Yatenga par le géographe J.-Y. Marchal et en Oudalan par le botaniste M. Grouzis (information orale).

Dans quelques cas de l'histoire récente, la vitesse de dégradation des sols peut être mesurée. Il a suffi, par exemple, de quelques décennies pour détruire, par une culture extensive, la quasi-totalité des sols sableux de piémont autour de Brigtoega. Ce que l'histoire de l'Aribinda indique aussi, ce sont des gestions anciennes de l'eau très différentes de celle qui prévaut aujourd'hui. Les nombreux ouvrages, barrages, retenues, puits abandonnés aujourd'hui, ou tout juste utilisés, ont été construits par des sociétés que nous avons tout lieu de nous représenter comme peu différentes de celles qui existent dans l'Aribinda aujourd'hui. Cette constatation n'est pas indifférente à un moment où, dans ce domaine, les populations locales apparaissent plus que jamais dépendantes des technologies venues de l'extérieur.

Ainsi, ce que nous proposons, c'est moins de saisir l'Aribinda comme le résultat d'une histoire inéluctable mais plutôt de mettre à contribution l'histoire pour évaluer le poids du passé et, corrélativement, la liberté des acteurs dans la recherche de solutions à une situation de précarité.

Les premières gens

Si certains vestiges sont donnés par les habitants actuels comme les traces d'occupation laissées par leurs ancêtres, en revanche, d'autres ne trouvent aucune place dans un discours historique. La plupart du temps ignorés comme les témoins d'un passé qui n'appartient plus à personne, ces vestiges, dont les gravures rupestres constituent l'élément le plus spectaculaire, sont parfois appropriés par le mythe : « Dans les temps anciens, les montagnes étaient molles et se déplaçaient sur la terre, et les serpents poursuivaient les montagnes en essayant de les rattraper. Puis les montagnes sont devenues dures, et les serpents y sont entrés. » « Au temps où les montagnes étaient molles, les hommes ont laissé ces dessins sur le rocher. »

Les tertres anthropiques trouvent place dans un discours du même ordre, qui fait intervenir le temps figé d'avant l'histoire : « Les premières gens, un jour, ont dû quitter la région. Mais afin que toutes les tombes de leurs ancêtres restent bien visibles après leur départ, ils ont apporté de la terre et ont érigé de grandes buttes pour montrer que là étaient leurs morts. »

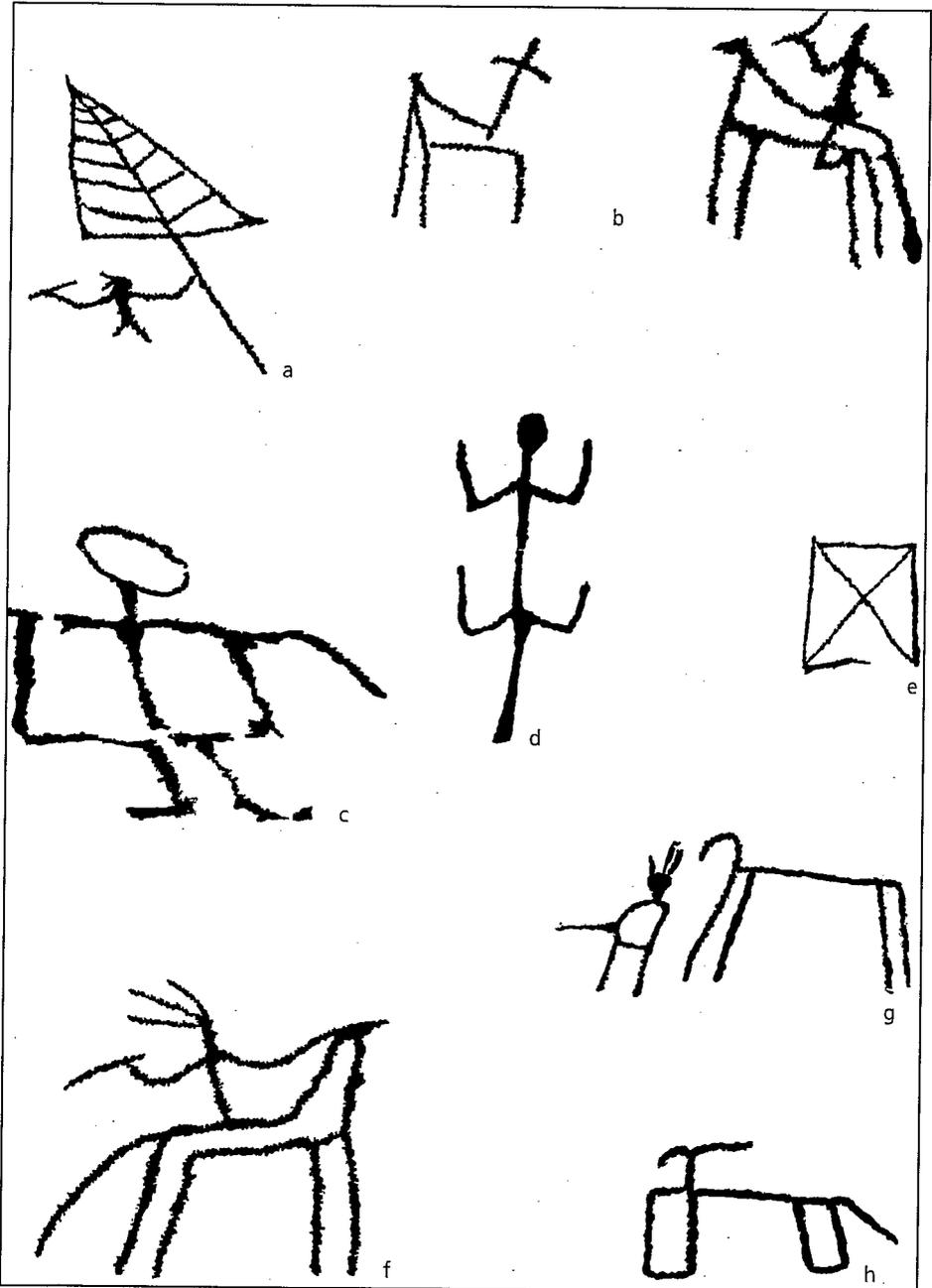
Ce n'est qu'à Oursi qu'une version plus précise nous a été fournie : « Là où l'on trouve des anciennes traces d'habitation, c'est la place des premières gens. Ils enterraient leurs morts dans des poteries, creusaient des puits et fondaient le métal. Ils sont partis avant que nos ancêtres (les Songhaï) ne viennent. C'était au temps d'une grande famine : ils cassaient les Calebasses pour en manger la pulpe, consommaient les feuilles des arbres et faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour trouver de quoi se nourrir. »

En dehors de ces quelques indications, la part de l'information orale reste très faible en ce qui concerne ces fameux *poté samba*, les « premières gens », qui sont définis en bloc comme ceux qui vivaient là avant que ne commence l'histoire du peuplement actuel.

Dans la littérature qui concerne l'Afrique de l'Ouest en général [Mauny, 1961] et Aribinda en particulier [Rouch, 1961], c'est l'expression « gens d'avant » qui est couramment utilisée pour qualifier cette ou ces couches de peuplement ancien. Pour notre part, nous préférons à ce terme celui de « premières gens » qui respecte la formulation de la langue parlée à Aribinda, le kurumfé.

Les vestiges que ces « premières gens » ont laissés dans la région d'Aribinda sont de différente nature : gravures rupestres, traces de construction, tessons de poterie et meules dormantes sur les reliefs ou à proximité, mais aussi tertres anthropiques et restes de métallurgie en plaine, sans oublier un ancien parc à *Faidherbia albida* que l'on rencontre dans divers endroits de la région, et jusque dans le Djelgodji. Mais que cet inventaire des traces attribuées aux *poté samba* ne fasse pas illusion : il serait hasardeux d'associer tous ces vestiges comme étant la marque d'une occupation unique et continue de la région. Comme le souligne Urvoy [1941 : 4], « tous ces vestiges sont antérieurs à l'arrivée des ancêtres des Déforo (Kurumba), mais cela ne mène guère que jusqu'au XIV^e siècle environ, ou même moins. Sauf la technique, identique dans les dessins de palmes et d'animaux, rien n'indique une relation entre ces traces ; elles peuvent provenir de populations installées là à de grands intervalles de temps. »

Fig. 2 – Chevaux et cavaliers



a : Kuru 7 (200) ; b : Limpela 4 (30) ; c : Diamkolga (30) ; d : Dikokation 9 (30) ; e : Dikokation 8 (30) ; f : Butondya 6 (30) ; g : Kiba (30) ; h : Diamkolga (15). Le numéro qui suit le nom du massif fait référence aux sites portés sur la figure 1. Le deuxième numéro entre parenthèses donne la hauteur approximative de la gravure en centimètres. Dans certains cas, c'est la longueur de la composition qui est précisée.

Les gravures

Les gravures signalées par Rouch et Urvoy concernent quelques collines des environs immédiats d'Aribinda. En fait, il suffit de parcourir la zone des granites alcalins cernant la bourgade (fig. 1) pour saisir leur extension. Dans cette zone, partout où le granite s'organise en reliefs et en chaos et où le site est propice à l'établissement humain (disponibilité en eau et en terrains de culture), ces gravures sont présentes : elles se chiffrent par centaines, simplement après une première inspection des sites. Le support de ces gravures est toujours le même : la présence de plages d'une texture particulière du granite, très grenu en surface, annonce presque inmanquablement un site où on les rencontre.

Il est probable que les graveurs recherchaient ces surfaces où la dissolution des éléments du granite autres que le quartz a abouti à cette altération superficielle dont l'abrasion est aisée. La régularité des surfaces propices à la gravure ne se prête pas à un jeu sur les aspérités pour donner du relief aux représentations comme c'est le cas pour beaucoup d'œuvres préhistoriques européennes. Par contre, les graveurs ont utilisé l'hétérogénéité de la roche. Cela est particulièrement frappant à Kuru où deux filons de roche différente ont été utilisés pour délimiter des ensembles de gravures. Un filon près de Kuru 12 sert à délimiter un ensemble de cavaliers pêle-mêle ; à Kuru 9, un filon comparable reçoit une composition symétrique résultant de l'opposition de deux files de chevaux. En dehors du granite, quand il présente une texture particulière et des filons qui l'entaillent, nulle autre roche n'est utilisée comme support ; la latérite elle-même ne se prête pas du tout à la gravure.

Il est aussi probable, l'érosion mécanique prenant le relais de l'altération chimique des granites, qu'un grand nombre de gravures aient déjà disparu, comme en témoignent de nombreuses *figurations interrompues par l'enlèvement de grandes plaques de desquamation du rocher*. Sur ce granite d'altération plus récente, aucune gravure n'a été retrouvée.

Enfin, certaines gravures sont recouvertes d'une patine orangée ou noire, probablement liée à l'humidité, et qui n'affecte que les plages grenues de la roche.

Les seules gravures comparables à celles d'Aribinda sont celles de Kourki, au Niger [Rouch, 1949 et 1953] et celles de Pobé Mengao (province du Yatenga, département de Titao), liées également à des affleurements de granite. Sur ces deux sites, le thème du cavalier semble aussi largement dominant.

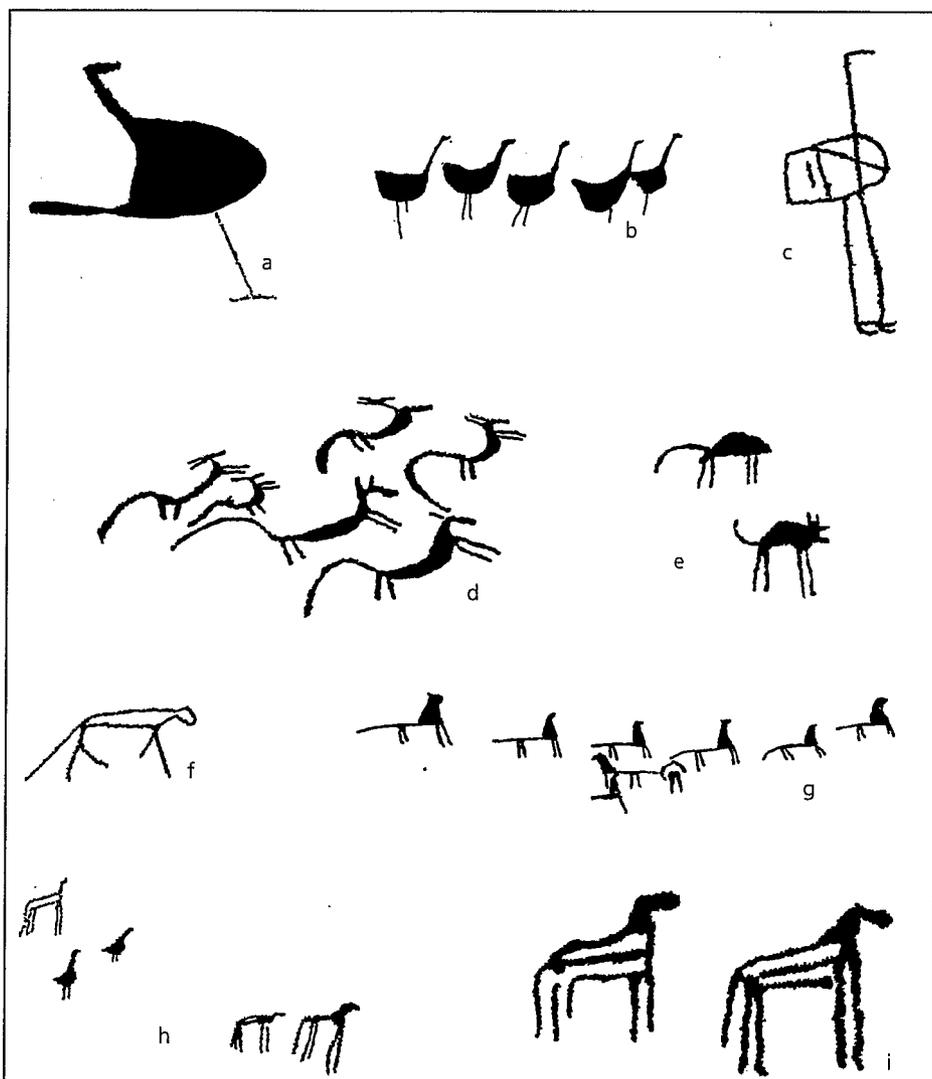
La localisation

Les gravures ne se trouvent que rarement sur les points culminants. La scène de chasse de Kiring (fig. 5a) et le cavalier au sommet de Wondo sont des exceptions remarquables. Le sommet de Nyuni (Nyuni 2) comporte des traces de gravures mal visibles.

Les gravures sont souvent localisées à la périphérie des zones d'habitations qui occupent les replats du rocher. Les vestiges situés à l'est de Kuru, entourés de toutes parts de gravures, sont de ce point de vue très caractéristiques.

La proximité des réservoirs naturels est aussi une localisation fréquente. Le cas le plus spectaculaire est celui du grand réservoir de Pem Pella, mais il faut signaler les réservoirs de Taani, de Wumisiri, de Kiba, Nyuni 1 et Nyuni 3. À Kuru 11 et 12, on observe deux zones de gravures sur la paroi rocheuse qui limite deux

Fig. 3 – La faune



a : Kuru 2 (100) ; b : Dikokation 3 (20x80) ; c : Limpela 1 (120) ; d : Kuru 4 (80 pour l'ensemble) ; e : Wondo (15 et 10) ; f : Butondya (20) ; g : Pem Pella (300 de longueur) ; h : Limpela 2 (110 de longueur) ; i : Limpela 2 (20 et 20).

takha. Ces replats, occupés aujourd'hui par la végétation, sont des dépressions rocheuses comblées par des colluvions qui pouvaient être soit des réservoirs, soit des endroits où l'on creusait des puisards en saison sèche. Cette localisation des gravures près des réservoirs, si elle apparaît fréquente, n'est pas systématique. Les abords du très vaste bassin de Wasabilé et de celui qui lui est voisin au nord n'ont aucune gravure. Il en va de même pour les réservoirs de Pagma. De même les vastes réservoirs de Wilao n'ont pas ou peu de gravures sur leurs bords.

Le contact avec la plaine sableuse est une localisation très fréquente, que les gravures soient sur la paroi rocheuse ou sur les blocs du bas de pente, ou qu'elles soient sur des blocs isolés dans la plaine.

Dans cette dernière disposition, nous signalerons les gravures de Garasso 3 près du parc de vaccination, la suite d'autruches de Dikokation 3 et la scène de chasse avec l'éléphant de Wondo, ainsi que beaucoup de panneaux de Wondo et de Kiring. Pour les montagnes proches d'Aribinda il paraît exister une corrélation entre les gravures de bas de pente et les zones de tertres.

Les cavernes pourraient être une autre localisation des gravures. La seule caverne que nous ayons visitée à Wondo présentait des gravures. C'est un domaine à explorer.

Les représentations et l'organisation des gravures

Les thèmes des chevaux et des cavaliers sont ceux qui reviennent le plus fréquemment. La représentation humaine sur l'ensemble des gravures est presque toujours liée au cheval : cavaliers sur leur monture qui portent souvent une coiffure hérissée de pointes comme à Kourki [Rouch, 1953 : pl. IV, fig. 4] ; cette figuration se retrouve sur pratiquement tous les sites que nous avons visités. On peut parfois reconnaître des armes, ou un harnachement. Quelques cavaliers sont parfois représentés devant leur monture (fig. 2g). L'une des représentations humaines isolées est à Diamkolga (fig. 2c) et semble être liée malgré tout à trois chevaux entravés. L'autre figuration est à Kuru (fig. 2a) et brandit ce qui pourrait être une lance démesurée.

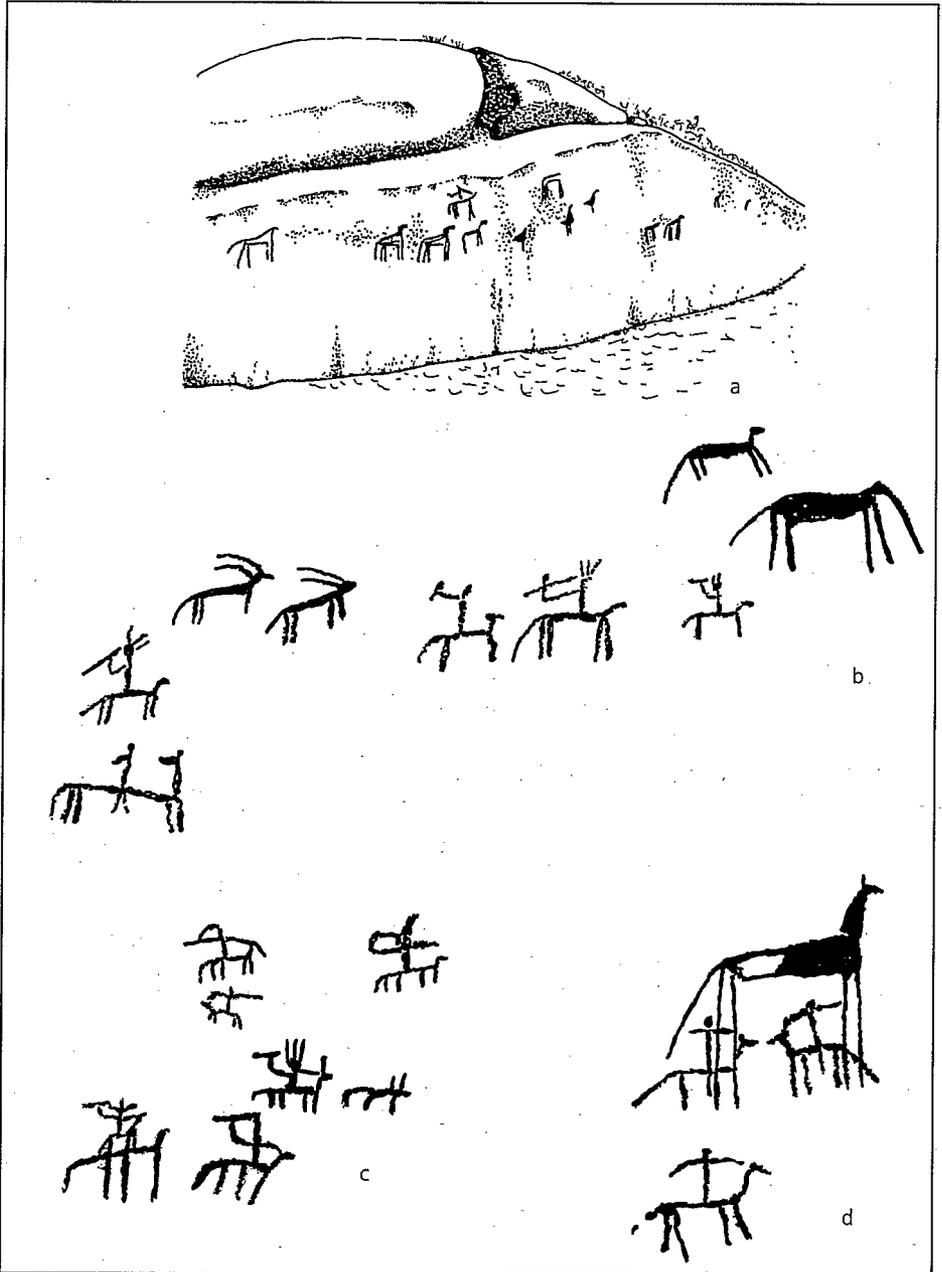
Les figures 2, 4 et 5 donnent une idée de l'extrême diversité du traitement du cheval et du cavalier, et bien souvent plusieurs styles de représentations figurent côte à côte sur un même panneau. Signalons à ce propos à Diamkolga (fig. 2h) ce qui pourrait être un cheval entravé, mais fait étrangement penser à une bicyclette.

La faune sauvage est le deuxième grand thème de ces gravures : les figurations animalières se retrouvent le plus souvent incluses dans des scènes de chasse (fig. 4 et 5), mais sont assez fréquemment isolées, ou encore organisées en représentations répétitives du même animal (fig. 3).

La représentation de l'autruche ou de l'outarde est la plus courante de toutes ces figurations animalières, comme le signale d'ailleurs Mauny à propos des rupestres ouest-africains [1961 : 258]. Ces autruches ou outardes figurent sur plusieurs scènes de chasse (fig. 4a et 5c, e et f) ; elles peuvent être représentées en file comme à Dikokation (fig. 3b), ou isolées comme la grande figuration de Kuru (fig. 3a). À Limpela (fig. 3c), la représentation donne lieu à un traitement géométrique.

— Les herbivores sont aussi très représentés dans les scènes de chasse : oryx ou hippopotames (fig. 3b, 4a et 5b).

Fig. 4 – Les scènes de chasse



a : Limpela 2 (400 de longueur) ; b : Wondo (170 de longueur) ; c : Kiring (100 pour toute la composition en hauteur) ; d : Wongo (80 de hauteur pour toute la composition).

– Les carnivores sont peu fréquents ou difficilement identifiables : lions de Pem (fig. 3g), panthère ou guépard à Butondya (fig. 3f), chacals de Kuru (fig. 3d).

– On peut admettre que certaines figurations représentent des singes, comme ce que nous avons identifié comme une file de cynocéphales à Limpela (fig. 4a et 3h).

– Le seul exemplaire indubitable d'éléphant est représenté à Wondo où il se situe en tête d'une scène de chasse (fig. 4b) ; un autre est peut-être représenté à Nyuni 1.

– Une autre scène de chasse à Wondo (fig. 4d) représente une girafe si l'on admet que les cavaliers qui l'accompagnent sont de facture contemporaine.

– Les représentations géométriques enfin constituent le dernier thème que nous ayons recensé. Il peut s'agir de flèches ou de lances comme celles qui ont déjà été observées sur Kuru par Urvoy, qui les qualifie d'ailleurs de palmes [1941 : 2-3], et au même endroit par Rouch, qui en fait des fers de lances [1961 : 65-68]. Ce motif est assez fréquent dans tout le sud de la zone d'habitat centrale sur Kuru (fig. 2a) ; on en observe par ailleurs plusieurs exemplaires sur le site voisin de Taani, et aussi à Limpela.

– Seconde figuration géométrique, le saurien : lézard, varan ou crocodile, on le trouve à Dikokation (fig. 2d), et peut-être à Kuru 2.

– Peut-être faut-il voir des maisons ou des greniers dans certains des signes rectangulaires que l'on trouve à Paghā 3, Taani 1 et Wasa 1. Au sommet de Nyuni, nous avons cru observer un rectangle isolé ; à Dikokation (fig. 2e), nous avons relevé un rectangle barré sur ses diagonales, ainsi qu'à Wondo et Paghā.

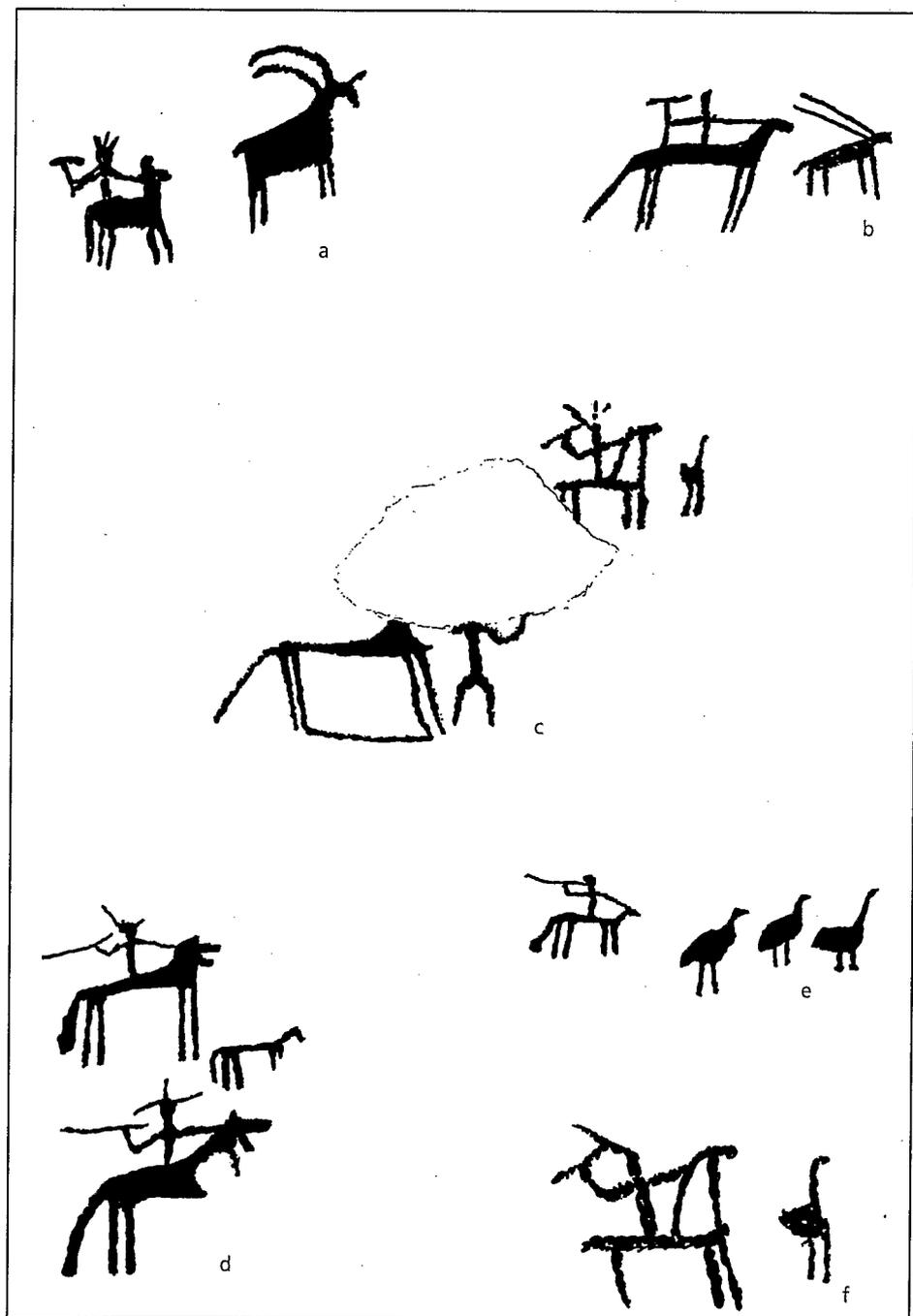
– Une autre sorte de représentation ne se retrouve qu'à Kiba : il s'agit d'entrelacs gravés sur la pente d'accès au réservoir, sinuosités à l'agencement anarchique qui se terminent par une sorte de crochet (voir : Kiba).

On peut rencontrer les gravures isolées ici et là sur des blocs ou sur la paroi rocheuse. Le plus souvent, elles se trouvent rassemblées en ensembles plus ou moins étendus. Souvent elles sont juxtaposées pêle-mêle sans qu'on puisse y discerner, à première vue, ce qui pourrait être une organisation.

Les animaux sont figurés en files, qu'ils soient seuls, comme c'est le cas des autruches de Dikokation (fig. 3b) ou qu'ils soient inclus dans une scène de chasse, ce qui est le cas des lions de Pem Pella (fig. 3g), ou des cynocéphales de Limpela (fig. 4a). Exception remarquable est la composition de la troupe de chacals bondissant de Kuru (fig. 3d), encore que tous les animaux soient orientés dans la même direction. Un autre cas singulier de composition est la figuration occupant le filon de Kuru 9.

Les compositions les plus fréquentes sont des scènes de chasse (fig. 4 et 5). Elles peuvent se limiter à un cavalier (fig. 5a, b, e et f), ou mettre en scène un grand nombre de cavaliers poursuivant un abondant gibier. Les scènes de chasse, à notre connaissance peu nombreuses sur les collines proches d'Aribinda, sont très fréquentes dans les collines du nord, Dikokation, Limpela et surtout à Kiring et à Wondo où elles sont à la fois les plus nombreuses et où elles donnent lieu aux panneaux les plus étendus. D'une façon générale, les animaux et les cavaliers sont presque toujours dirigés vers la droite.

Fig. 5 – Les scènes de chasse



a : Kiring (60) ; b : Wondo (90 de longueur) ; c : Wondo (50) ; d : Dikokation 4 (70) ; e : Dikokation 8 (80 de longueur) ; f : Kiring (30).

« Les meules dormantes »

Si pour Rouch il s'agit sans conteste de « meules dormantes », les autres auteurs [Urvoy, Prost] sont plus nuancés et s'interrogent sur la nature de ces empreintes laissées sur le rocher. Ces « meules », qui se distinguent nettement des cupules d'affûtage que l'on rencontre sur les blocs de granite, sont de deux types, fixes ou mobiles.

Meules fixes

Creusées à même le rocher, les meules fixes se rencontrent généralement par groupes allant de deux à plus de cent sur un même site. Ces meules de forme ovale atteignent 30 cm de longueur et sont quelquefois profondes de 15 cm, voire plus. L'étroitesse de ces meules laisse supposer que l'outil qui a servi à les creuser devait être de taille très réduite, ce qui revient à dire, comme le souligne Prost [1971 : 43], que le broyage ne pouvait s'y effectuer qu'à l'aide d'une seule main, ce qui contredit les utilisations usuelles de la meule, telles qu'on peut les observer actuellement dans d'autres régions. Par ailleurs, si l'on trouve parfois de petites boules de pierre polie, en roche dure, que l'on peut, avec beaucoup de réserves, nommer « pierres à moudre », les associer aux meules creusées dans le rocher en font un instrument de broyage remarquablement malcommode. Il s'applique à des denrées comme le tabac ou les feuilles à sauce, mais un tel outil ne semble guère utilisable pour écraser de grandes quantités de céréales. Enfin, c'est la conformation même de ces meules qui est surprenante : on comprend mal la nécessité de les surcreuser à un point tel que le fond de la meule ne permette guère une bonne préhension de l'outil de broyage.

Peut-on associer à ce premier type de « meules » les empreintes à peine marquées sur la roche par une abrasion superficielle du granite, et qui présentent un aspect totalement lisse et brillant ? On conçoit plus facilement que ces surfaces planes ou légèrement concaves aient pu servir à moudre des céréales, mais il ne semble pas qu'il y ait liaison d'une forme à l'autre, autrement dit que le second type de meules ne soit que l'ébauche du premier. Si cela était le cas, nous aurions rencontré des meules à différents stades de creusement.

Meules mobiles

Elles se présentent sous la forme de blocs de granite profondément creusés sur leur plus grande face, et atteignent des dimensions de plus ou moins 30 cm x 30 cm x 60 cm. On les rencontre sur les anciens sites d'habitat (Wondo, Kiring, Suba, Sangu, etc.) et au sommet des tertres anthropiques et, fait nouveau, elles sont récupérées et rapportées comme mortiers dans les habitations afin d'y broyer le quartz aurifère : en 1983-1984, la « ruée sur l'or », motivée par la sécheresse et la nécessité de se procurer de quoi s'acheter des vivres, a abouti à l'exploration systématique par les habitants des sites des environs d'Aribinda pour y prélever ces meules.

Les utilisations des meules : hypothèses

Avant même cette période, quelques meules mobiles étaient présentes dans les cours, mais n'étaient jamais utilisées pour y moudre des céréales. Il est à noter

que de telles meules ne se fabriquent plus dans la région, et que l'on se contente de récupérer celles qui parsèment les sites anciens, sans chercher à en creuser de nouvelles. Leur seul usage courant actuel est le concassage du quartz pour en extraire la poudre d'or. On peut peut-être garder ce fait en mémoire lorsqu'on examine certains sites anciens particulièrement riches en meules, et frénétiquement pillés depuis la découverte de gisements d'or à proximité d'Aribinda, comme Anomé Pella, la « montagne aux meules », à deux kilomètres à l'est de Brigtoéga. Cette hypothèse d'une utilisation ancienne pour le concassage du quartz aurifère n'est donc pas totalement absurde.

Pour ce qui est des céréales, le pilage du mil dans des mortiers en bois est partout pratiqué dans la région, et il s'agit d'une technique assez ancienne pour effacer des mémoires toute utilisation antérieure éventuelle des meules à cette même fin. Mais la présence de meules fixes en très grand nombre sur les rochers proches du village actuel pose le problème de leur utilisation, ou réutilisation, par les Songhaï. Si à Wilao, un de leurs premiers établissements, les meules fixes (ainsi d'ailleurs que les gravures) sont en très petit nombre, par contre, les meules étaient réutilisées ne fût-ce qu'en période de disette par les habitants actuels, car elles permettaient de conserver la balle du grain avec la farine.

Outre les utilisateurs, c'est l'utilisation des meules qui, elle aussi, pose problème. Elle semble être le fait aujourd'hui de populations particulières : Dogon, Lobi, Kasséna, et aussi quelques régions du Mossi. Dans tous les cas, les meules utilisées sont des plaques de pierre ovales de 10 cm à 15 cm d'épaisseur, encastées dans un massif d'argile ; l'élément manuel permet de broyer le grain à l'aide des deux mains, et l'épaisseur de la pierre ne permet jamais d'obtenir des cavités aussi profondes que celles que l'on observe sur certaines meules à Aribinda. Peut-être dans ce cas, et si ces cavités ont bien servi à « traiter » le grain, faut-il parler de mortiers plutôt que de meules, d'autant plus que l'outil adéquat n'est pas identifié. Enfin, la densité des « meules fixes » sur un même site est parfois telle (Akatanga) qu'on s'explique difficilement la nécessité d'une concentration si grande, s'il s'agit simplement d'un emplacement pour y broyer le grain.

Mais laissons là ces détails : la présence de meules sur des sites sis à l'écart de toute colonisation songhaï atteste bien leur ancienneté. Que les Songhaï aient ou non utilisé cette technique, l'usage des meules, quel qu'il fût, est avant tout le fait des *poté samba*.

Les tertres anthropiques

Il s'agit de petites éminences dont le relief est parfois à peine marqué, mais qui dominent généralement la plaine ou le glacis d'une hauteur de un à trois mètres, pour un diamètre de deux à plusieurs mètres ; les matériaux de ces tertres sont apportés : il s'agit d'une masse d'argile cimentant gravillons et blocs de pierre, et dans laquelle on trouve des tessons de poterie. Des blocs plus importants sont parfois posés au sommet, ainsi que des meules mobiles en granite. Leur extension est cartographiée de manière précise pour Aribinda (fig. 1).

Leur extension

Il s'agit, dans tout le nord du Burkina, de vestiges apparemment courants que l'on rencontre très au nord jusqu'à Soum, vers l'est assez loin sur la route de Dori et à Déou, et que l'on va retrouver jusqu'à Kaya au sud et à l'ouest jusque dans le Yatenga. Marchal [1978] les a cartographiés ainsi que d'autres vestiges dans cette dernière région, et conclut à des traces de peuplement Dogon ancien.

Leur situation

Dans l'Aribinda, ces tertres anthropiques semblent répondre à des types de localisation bien précis :

– On peut les associer d'une part aux points d'eau. On les retrouve dans la région concentrés de manière préférentielle aux abords des mares (fig. 1) : Bukuma Kwèyre, Kinda Takha, la mare de Wumisiri ; on trouve en outre une concentration de ces tertres à l'est de la mare de Soum et sur la rive est de la mare de Boukouma.

– Ils sont associés aux zones de sable, ce qui est flagrant pour Aribinda, Soum et Déou ; ils sont présents à Wilao et Pem, près des massifs granitiques, mais aussi non loin du « trou d'eau » de Garasso et de Tin Kargo. On les rencontre au sud, comme vers Brigtoéga, où ils sont localisés sur les interfluves recouverts d'un fin voile éolien plus ou moins en voie de disparition. L'inspection de la photographie aérienne sur la zone sud (cordon de Gasseliki) a permis de mettre en évidence la présence de tertres en très grand nombre sur le cordon dunaire, à proximité des confluences du réseau hydrographique qui entaille ces formations sableuses (Djika). Un autre type de localisation est lié aux ensembles de cuirasses (Bourel) à l'épicentre desquelles convergent plusieurs bras du réseau hydrographique pour donner naissance à une mare.

La nature des tertres

Qu'il s'agisse ou non de matériaux de construction, les tertres anthropiques n'en témoignent pas moins d'une occupation ancienne de l'espace :

– Ancienne puisqu'antérieure à l'arrivée des Songhaï, les alentours de Zaran, le pôle songhaï le plus ancien établi dans la région, n'offrant aucun vestige de ce genre (pas plus d'ailleurs que de gravures ou de meules).

– L'hypothèse tertres = habitations. À Aribinda, leur localisation sur ou à proximité de zones aujourd'hui arables fait évidemment penser à une exploitation agricole du milieu. Les tertres transcrits en termes d'établissements humains laisseraient entrevoir l'habitat de ces *poté samba* comme des hameaux dispersés en nébuleuses sur les espaces de culture, hameaux eux-mêmes centrés autour des points d'eau, mares, réservoirs naturels du granite, bas-fonds, axes de drainage des cordons dunaires.

– Qu'en disent les habitants actuels ? Certains ne voient dans ces tertres que des « tas d'ordures » qu'ils relient à un habitat ancien, ce qui revient comme précédemment à considérer les tertres comme la marque d'un établissement humain. D'autres, nous l'avons vu plus haut, y voient les tumuli des *poté samba*, partis précipitamment en marquant le paysage des tombes de leurs ancêtres : « Lorsqu'on creuse un *apilkobga* (tertre), on y trouve des poteries funéraires, et de très vieux

fragments d'os »... Mais les premières gens ne sont pas partis de la veille, et il apparaît que ces tertres ont été très tôt récupérés comme lieux de sépulture par les Songhaï : témoin parmi bien d'autres, le cimetière des membres de la famille princière au pied de Sola, établi au milieu d'une concentration de tertres. Les corps placés dans des poteries funéraires étaient enfouis dans des lieux épargnés par la culture, et généralement situés en surplomb des champs.

Pour nous, les tertres semblent bien, comme pour Marchal dans le Yatenga, marquer l'emplacement d'un habitat ancien. Mais contrairement à cet auteur, qui précise que « les jarres funéraires mises à jour par le ruissellement sont soit dispersées dans l'intervalle sableux qui sépare les buttes, soit groupées en "champs d'urnes" [...] à plusieurs centaines de mètres de l'aire occupée par les buttes » [1978 : 454], nous n'avons pas été en mesure de déceler la présence de sépultures anciennes que nous ayons pu associer à ces tertres. Pour notre part, si nous avons bien repéré des poteries funéraires, elles étaient enfouies dans les matériaux des tertres ou à leur proximité, et il s'agissait toujours, dans les limites de ce que nous avons pu observer, de sépultures liées au peuplement actuel, ou attribuées au peuplement subactuel, en l'occurrence aux Tiron (cf. *infra*).

Le parc à faidherbia

Il peut sembler curieux qu'un élément végétal soit répertorié comme « vestige », mais ce parc apporte d'importants indices pouvant servir à appréhender le genre de vie qui était celui des premières gens. La présence d'un parc à *Faidherbia albida* témoigne de rapports particuliers à l'espace, et nous pouvons émettre quelques hypothèses, dérivées de la littérature, sur l'ensemble des facteurs socio-politiques qui président à son élaboration.

Sa localisation dans la région

C'est à Aribinda même que l'on rencontre les lambeaux les plus importants de ce parc à *Faidherbia*. Les arbres situés aux abords de la mare de Bukuma Kwèyre (fig. 1) ont jusqu'à une quinzaine de mètres de hauteur et un diamètre approchant deux mètres dans leur partie la plus large. Ces vieux individus, au tronc creusé par l'âge et mutilé par le prélèvement d'écorce (servant aux préparations médicinales), se constituent en parc au semis lâche dans une zone bien délimitée. On retrouve d'autres *Faidherbia* autour des massifs, eux aussi apparemment âgés, mais qui ne se présentent nulle part comme un véritable parc. Plus au nord, à Arba-Debéré, on rencontre également une manière de parc clairsemé. Au sud, vers Brigtoéga, l'existence de vieux *Faidherbia* aujourd'hui disparus à proximité des bas-fonds nous a été signalée par les paysans. Enfin, la rive est de la mare de Boukouma porte encore quelques-uns de ces arbres.

Un parc hérité

Ce parc à *Faidherbia* est un élément construit du paysage. Pour qu'il y ait arbre, il faut que les agriculteurs taillent et protègent le buisson, d'autant plus vulnérable que son cycle végétatif inversé le pourvoit de feuilles et de gousses en saison sèche, au moment où la recherche de pâturage et de matière verte pose problème pour le bétail.

Étroitement associé à l'élevage, ce parc implique pour se construire et se reproduire la présence d'un important troupeau, bovin de préférence. Or, le développement de l'élevage apparaît dans la période historique comme étroitement lié à l'arrivée des éleveurs (Peul et Bella) et à leur établissement aux abords des villages, fait que l'on peut situer aux environs de la fin du XIX^e siècle.

En dehors de ces peuplements de *Faidherbia*, les premiers espaces mis en culture par les Songhaï offrent un paysage végétal très différent. Tout *Faidherbia* est absent de Wondo et Kiring, parmi les premiers établissements songhaï, et on en trouve peu à Wilao même. Enfin, peu d'agriculteurs connaissent actuellement l'utilité de cet arbre comme fertilisant direct et indirect du sol. On peut raisonnablement penser que les Songhaï ne sont pas à l'origine d'un tel paysage végétal. Les densités actuelles du parc sont, au mieux, de l'ordre de 3 à 4 *Faidherbia* à l'hectare, ce qui est peu en regard d'un peuplement maximum qui peut atteindre 40 à 50 pieds. Les enquêtes historiques menées sur les zones de culture d'Aribinda font apparaître un parc bien plus étendu il y a à peine quelques décennies, et dont les lambeaux qui subsistent aux abords des mares, c'est-à-dire là où la nappe phréatique est la plus haute, peuvent donner une idée.

Aribinda, un site remarquable

La répartition des différents vestiges permet d'émettre quelques remarques sur l'occupation ancienne de la région. Les tertres mis à part, les vestiges que nous avons recensés se concentrent en grande partie sur ces espaces particuliers que constitue l'association des granites alcalins et des ensablements de l'erg ancien : parc à *Faidherbia*, meules et gravures apparaissent liés dans cette association. Mieux encore, la densité de ces vestiges va s'accroissant à mesure que l'on se rapproche du site même d'Aribinda et des collines qui l'entourent ; c'est là que coïncident véritablement tous les vestiges, ce qui n'est pas le cas pour toute la zone des sables situés au nord. C'est aussi à Aribinda que l'on trouve la plus grande concentration de tertres, et que subsiste le plus important lambeau de parc de toute la région. Cette coïncidence géographique des vestiges vient souligner le caractère exceptionnel de ce site :

- Des massifs granitiques se prêtent au refuge et au guet ; l'accès sur les replats des montagnes est aisé, mais néanmoins contrôlable ; l'ascension oblige à un lent cheminement entre les blocs ou sur des pentes raides, et pourtant, à Dikokation, les chevaux des Songhaï étaient menés sur le granite pour y être parqués. Autour des replats, les chaos et les cavernes offrent d'innombrables caches et abris naturels.

- Les réservoirs d'eau abondent sur ces massifs. À Aribinda, il n'y a guère de montagne qui n'en soit pourvue. La capacité de ces réservoirs, aujourd'hui encore utilisés, suffisait peut-être à de petites communautés pendant une partie de la saison sèche ; l'existence d'aménagements hydrauliques de piémont des massifs, si elle était confirmée, laisserait supposer une certaine autonomie en eau.

- Enfin, des sols légers qui s'offrent à la culture du petit mil auréolent ces reliefs. La présence d'un parc à *Faidherbia* autorisant des cultures intensives permettrait de resserrer l'espace agricole autour des massifs.

Aribinda, ainsi que quelques sites proches qui peuvent lui être associés (Wilao-Pem), offre la conjonction de ces trois conditions premières à l'établissement humain : refuge, eau, terres de culture. C'est à ces potentialités qui y coïncident qu'il faut attribuer la grande diversité des vestiges anciens ou plus récents qui s'y côtoient. Ce qui ne signifie pas pour autant qu'il faille sous-estimer l'importance d'autres sites comme Wondo, Kiba ou Kiring : ces sites sont en effet de la plus grande richesse en gravures et en aménagements de toutes sortes ; une description plus détaillée de ces ensembles, très tôt occupés par les Songhai venus par la suite, est fournie *infra* (Wilao et Kiba).

Zaran et le chef très méchant

Le site fortifié de Zaran : les données de l'archéologie

Les puits de Gweyila

Prost [1971] signale l'existence, près du village de Diamon, d'anciens puits creusés dans la latérite. C'est en allant visiter ces puits que nous découvrîmes le site de Zaran. Inclus dans ce site, les puits ne sont qu'un élément d'un vaste ensemble fortifié qui s'étend au plateau latéritique situé au sud du village de Diamon.

Le plateau latéritique distant de presque trois kilomètres du village de Diamon domine d'une quarantaine de mètres les sables qui portent les champs du village. Dans sa partie occidentale, ce plateau est entaillé par une vallée résultant elle-même de la confluence de deux vallons. C'est dans le vallon situé au sud que se trouve l'ensemble des puits de Gweyila. Prost signalait quatre puits. Nous en avons décompté onze dont quatre sont comblés. Sur les sept puits en activité, deux seulement, les plus bas dans le vallon, sont en eau toute l'année et sont, de ce fait, le lieu de rassemblement d'une foule nombreuse qui vient y faire boire les troupeaux et y puiser l'eau pour la consommation.

Ce qui rend ces puits spectaculaires, outre les gens et les bêtes qui s'y chaillaient et s'y pressent en saison sèche, c'est le fait qu'ils sont tous creusés dans la carapace latéritique qu'ils traversent sur une dizaine de mètres, et qu'ils communiquent entre eux par une salle souterraine inondée. Nous n'avons pas mesuré leur profondeur et nous rapporterons sur ce point ce qu'en dit Prost. À son passage, après la saison des pluies, « le niveau de l'eau était en novembre à 15 m du sol, le plafond de la salle à 5 ou 6 m au-dessus de l'eau » [*ibidem* : 42]. Tous ces puits présentent sur leurs parois des cannelures. Nous ne nous prononcerons pas sur leur origine, mais pour Prost, « on ne peut, semble-t-il, pas les attribuer à l'usure des cordes, car l'outre éloigne la corde de la paroi, et la coutume est de disposer des madriers au-dessus de l'orifice des puits pour empêcher le récipient d'être dégradé par les chocs et frottements contre les parois » [*ibidem*]. La position de ces puits dans le vallon est remarquable. « Ils n'ont pas été forés, dit Prost, au point le plus bas de la déclivité, mais une dizaine de mètres plus haut » [*ibidem*]. Rien ne prouve qu'une situation plus basse aurait été plus favorable à l'alimentation en eau des puits. Le stockage de l'eau sous la cuirasse latéritique est en rapport avec le pseudo-karst auquel elle donne lieu. Il est lié à la lithomarge à la base de la cuirasse compacte. Aussi la situation de ces puits est-elle peut-être tout simplement en rapport avec la configuration de la lithomarge. De toute façon, un fait paraît

indiscutable, les puits se trouvent dans une situation protégée puisqu'ils sont à l'intérieur d'une enceinte qu'on peut suivre sur l'ensemble du site.

Pour accéder aux puits en venant de Diamon, on doit franchir, à l'endroit où le lit du ruisseau temporaire sort du plateau pour déboucher dans la plaine, un amas de blocs de latérite qui barre la vallée sur toute sa largeur. Cet amas, qui peut atteindre 1,5 m de haut, est interrompu par un chemin pour piéton ; il est largement déblayé de part et d'autre du ruisseau. On peut s'interroger sur la nature de cet ouvrage et la première idée est de le considérer comme une retenue pour conserver l'eau pendant le début de la saison sèche. Cette hypothèse est plausible car les vestiges de telles retenues sont nombreux dans la région. On peut en observer près de Dalla, à Badini Pella, à Wondo, à Kiba, et probablement aussi près de Zaran Kipsi. Mais si le regard s'élève sur le plateau de part et d'autre de la vallée qui l'entaille, on s'aperçoit que l'ouvrage qui barre la vallée est dans le prolongement de murs qui, sur le plateau, constituent une véritable enceinte. Que cet ouvrage ait retenu ou non de l'eau apparaît alors secondaire. La prise en considération de l'ensemble du site montre clairement que les puits sont situés à l'intérieur d'un système défensif constitué par une enceinte de grande extension.

L'enceinte

C'est sur le plateau, au sud des puits, que les vestiges du mur d'enceinte sont les plus importants. Dans le prolongement de l'ouvrage de la vallée, le mur barre le plateau du nord au sud, d'une falaise à l'autre, sur une longueur d'environ 600 m. Ensuite, épousant les contours de la falaise méridionale, il peut être suivi sur 900 m. Dans la partie nord du plateau, le mur peut être observé sur la presque totalité de la falaise dont il suit les contours au plus près. Un autre mur traverse de part en part le plateau du nord. L'état de conservation du mur est variable. Dans la partie sud, il est le mieux conservé ; d'une hauteur de 1 m environ, il n'a que quelques brèches. Ailleurs, et tout spécialement le long du rebord septentrional qui regarde Diamon, ce ne sont que des vestiges qui sont visibles, réduits quelquefois aux fondations. D'une largeur allant de 60 cm à 80 cm, ce mur est constitué par un double parement de blocs de latérite. C'est dans le mur transversal nord que l'on peut apprécier le mieux la technique de construction. Là, une termitière de grande taille semble avoir étayé le mur, lui évitant de s'écrouler. Il atteint à cet endroit, sur deux à trois mètres de longueur, une hauteur de 1,5 m à 1,7 m. En suivant les lits de pierre, on s'aperçoit que d'un lit à l'autre les joints ne sont pas systématiquement coupés. Ainsi, au nord, le mur se présente comme des piles de blocs juxtaposées, alors que dans la partie gauche l'alternance des joints est relativement régulière. Il ne semble pas, dans ces conditions, que l'agencement seul des blocs ait pu assurer la solidité du mur et il y a tout lieu de penser qu'il ne s'agissait pas d'une construction en pierres sèches. Il est probable que le mur de pierres devait être l'âme d'un mur beaucoup plus épais en terre. Ce matériau palliait les imperfections du mur de pierres sans pouvoir lui assurer une grande pérennité.

Les constructions

Sur le plateau, les vestiges de constructions sont nombreux. D'une façon générale ils paraissent localisés sur les bords de la cuirasse près de la falaise. La dépression

centrale du plateau où l'on trouve quelques lambeaux de sol sablo-argileux est généralement dépourvue de vestiges.

On rencontre d'importantes accumulations de blocs de latérite dans lesquels il n'est souvent pas possible de discerner de structure. Deux amas importants sont situés de part et d'autre de la vallée juste au-dessus de l'ouvrage qui la barre. Un amas très étendu est situé au sud des puits qu'il surplombe.

Des structures circulaires sont nombreuses. Beaucoup d'entre elles, de faible diamètre (1,2 m à 1,6 m), semblent correspondre à des greniers groupés en ensembles d'une dizaine. Dans le haut du vallon nord, un ensemble de ces greniers peut être observé. D'autres structures circulaires, plus vastes, dont le diamètre peut aller jusqu'à 4,60 m, sont très probablement des restes d'habitations.

Plusieurs vestiges d'habitations de plan rectangulaire ont retenu notre attention. Dans la partie nord-est du plateau, des habitations de ce type sont situées dans une enceinte de 60 m par 120 m. Dans un enclos de 16 m par 18 m, un complexe d'habitation dont les fondations sont particulièrement bien conservées renferme des constructions rectangulaires mais aussi trois greniers et une maison circulaire dans l'angle nord. D'autres constructions rectangulaires de taille plus réduite ne comportent que deux ou trois subdivisions.

Tous ces vestiges du plateau de Zaran ne sont pas tous contemporains. En particulier, un grand nombre de greniers paraissent plus récents que le mur d'enceinte ou que les constructions rectangulaires. Sur le rebord septentrional du plateau, par exemple, on peut observer un groupe de cinq greniers bâtis sur les fondations du mur d'enceinte.

Dans la plaine, au nord et au nord-ouest, plusieurs ensembles de constructions émergent des sables. Une partie d'entre elles sont probablement des greniers de plan rectangulaire, les autres sont des habitations circulaires.

Que dit la tradition orale ?

Les villageois de Diamon

Les habitants de Diamon pouvaient paraître les plus immédiatement concernés par le site parce qu'ils en sont les plus proches. Ils prennent leur eau à Gweyila et ont leurs champs au pied du plateau de Zaran. Ce sont eux qui furent les premiers interrogés. Le village fut fondé par le grand-père du chef actuel aux alentours de 1910. Les premiers occupants de Diamon ne rencontrèrent personne dans les environs. En mettant en culture la plaine sableuse, ils trouvèrent et trouvent encore des tombes, des restes de métallurgie du fer et des tessons. Les puits de Gweyila ne furent découverts que plus tard, au temps du successeur du fondateur, par des enfants. En cela se résume tout ce que savent les habitants de Diamon qui ne semblent pas avoir prêté attention aux vestiges du plateau puisqu'aucun d'eux ne nous en parla spontanément.

Le lignage Zareye

En menant de façon systématique une enquête sur le peuplement, nous avons rencontré le lignage Zareye dispersé depuis l'abandon de Zaran, qui revendiqua l'ensemble des vestiges de Zaran. Tous les Zareye rencontrés dans le pays

d'Aribinda et dans le Djelgodji disent être venus là où ils se trouvent après que Zaran eut été abandonné. Leurs récits concernent l'origine et la fin de Zaran.

L'origine de Zaran

Gao est donné comme le point de départ des Zareye qui fondèrent Zaran. Les informations se présentent de la manière suivante : « Avant d'être à Zaran, les Zareye étaient à Gao. » Dans ce contexte pauvre et peu précis, Gao ne désigne pas la ville, mais une région vaguement située.

D'une autre nature sont les informations qui nous furent données à Béléhédé :

« Avant d'être à Zaran, les Zareye étaient à Tendirma près de Aïssa (le fleuve Niger). À Tendirma, il y avait Sikiya et Kaseye. Sikiya eut un enfant du nom de Daouda. Kaseye eut un enfant du nom de Mamarou. Mamarou eut un enfant du nom de Boureïma. Le père de Mamarou est un génie venu du fleuve. Mamarou tua son oncle le jour de la Tabaski afin de s'emparer de la chefferie et c'est ainsi que le village disparut ». C'est un récit très comparable que les Werem font de leur départ de Tendirma.

L'intérêt de ces récits est de pouvoir se raccorder à des épisodes précis de l'histoire de l'empire songhaï. La ville de Tendirma est abondamment citée par le Tarikh El-Fettach ; on connaît les circonstances de sa création et les événements qui provoquèrent sa décadence. L'existence de Tendirma est précisément repérable dans le temps : elle coïncide avec la prospérité de l'empire de Gao sous les Askya. En 1493, le gouverneur de Hombori prend le pouvoir sous le nom d'Askya Mohammed. Peu de temps après, en 1496 ou 1497 selon les traducteurs du Tarikh, ou de 1495 à 1497 pour Pageard [1962 : 104], la ville de Tendirma est édifée sur l'ordre de l'Askya pour être la capitale du Kourmina. Vers 1588, une guerre civile oppose l'Askya Ishâq II à son généralissime. Ce dernier fut défait et avec lui le Kourmina qui avait pris son parti. Selon Kati [1981 : 258], cette guerre civile marque la fin de Tendirma dont la noblesse fut décimée.

Les événements invoqués par ces récits pour évoquer le départ de Tendirma – le meurtre d'un chef par le fils de sa sœur – sont relatés au-delà de l'Aribinda et se raccordent aussi à l'histoire songhaï. Larve [1952] en a recueilli une version dans le nord du Dendi. Rouch [1953 : 187] en donne une autre version recueillie à Wanzerbé. Boubou Hama [1974 : 149] livre un récit tout à fait comparable et l'attribue à « la tradition des Songhaï du sud ».

Par ce récit la tradition orale relate à sa façon [Rouch, *ibidem* ; Boubou Hama, *ibidem*] la fin de la dynastie des Sonni et le début de celle des Askya avec l'avènement de l'Askya Mohammed en 1493.

Ainsi le récit que nous ont donné les Zareye traite comme s'ils étaient contemporains deux événements qui se sont produits à des dates différentes, l'avènement de l'Askya Mohammed en 1493 et le début de la décadence de Tendirma en 1588. Cela rend difficile la datation du départ de Tendirma. Si nous ne considérons que l'histoire de Tendirma, nous pouvons penser que la guerre civile de 1588 a provoqué le départ des habitants de cette ville et que les Zareye qui en sont issus n'ont pu créer Zaran, au plus tôt, qu'à la fin du XVI^e siècle ou au tout début du XVII^e. Si au contraire nous nous fondons sur le début de la dynastie des Askya, le départ des Zareye des rives du Niger peut être envisagé beaucoup plus tôt, dès les débuts de la ville de Tendirma (1495-1497).

L'hypothèse dogon

L'origine de Zaran est l'occasion d'évoquer l'hypothèse d'un peuplement dogon ancien dans la région. Questionnés directement, la plupart des informateurs disent qu'ils ignorent tout sur ce sujet. Les seuls Dogon qu'ils connaissent sont ceux qui viennent chaque saison sèche à Aribinda pour y faire des briques. La seule trace de Dogon attestée dans l'histoire est l'installation du lignage Duna venu de Mondoro à Aribinda au début du XIX^e siècle.

Nous ne pouvons cependant pas passer sous silence les informations plus rares qui lient le vestiges de Zaran à la présence ancienne des Dogon. Un informateur d'Aribinda attribue les puits et les habitations de Zaran à ces derniers. Mais ce sont là, selon lui, les seuls vestiges de la région qui leur soient attribuables. Prost, l'inventeur des puits de Gweyila, écrit :

« L'origine des puits n'est pas connue. Toutes les traditions locales affirment qu'ils existaient déjà lorsque se sont installés là les Foulé qui n'ont fait que les réutiliser. Les mêmes traditions attribuent leur construction aux Kibsi, anciens habitants de la région, ancêtres actuels des Dogon... » [1971 : 42].

Les informations les plus détaillées sur ce sujet émanent d'un mémoire de l'ENA de Ouagadougou. Malgré le ton péremptoire de l'auteur qui vise à établir un ordre de succession clair et net des peuples dans le pays d'Aribinda, malgré aussi l'origine inconnue de ses sources (probablement la région de Sikiré), nous citerons cet auteur dont nous avons eu l'occasion d'apprécier dans d'autres domaines la richesse des informations. « Toutes les versions orales concordent pour reconnaître que les Dogon étaient les premiers habitants de la région... » [Ylla, 1975 : 8]. Selon cet auteur, Zaran, qu'il appelle Zareye, aurait été un village conquis par les Songhaï sur les Dogon. Selon lui, Daogo, prince de Boulsa venu à Aribinda, « se révéla un grand guerrier au cours des batailles avec les Dogon rebelles qui n'avaient pas donné leur dernier mot... » [*ibidem* : 9].

Quels arguments peut-on trouver dans l'archéologie à l'appui de la thèse dogon ? Il faut d'abord dissiper un malentendu possible. Le toponyme Zaran Kipsi n'a, selon nos informateurs, rien à voir avec le mot Kibsé (sing. Kibga) par lequel les Dogon sont désignés en *mooré*. Kipsi désigne dans le Kurumfé parlé à Aribinda « la fête de la Tabaski ». Leur nombre et leur profondeur, somme toute modeste par rapport à celle des puits attribués aux Dogon dans le Yatenga, qui peut dépasser 60 m, suffisent-ils à attribuer les puits de Zaran aux Dogon ? Nous ne le pensons pas.

Les Dogon étaient réputés comme puisatiers et comme forgerons. Aussi la coexistence de vieux puits et de traces de métallurgie ancienne qui se réalise en deux endroits de la région serait peut-être un argument plus solide :

- tout près de Dalla Pella un grand trou résultant de l'effondrement d'un ancien puits porte le nom de *Arba bilé*, c'est-à-dire « trou des forgerons » ;
- près de Soum (cf. infra), un ancien puits cuvelé se situe tout près de nombreux restes de métallurgie.

Que conclure ? La question demeure posée.

La fin de Zaran et l'histoire du chef très méchant

Sur les événements qui survinrent à Zaran, on ne connaît rien. Seule la fin de Zaran donne lieu à de nombreux récits sur le thème du chef très méchant. Nous donnerons une des sept versions que nous avons recueillies :

« Le chef de Zaran était très méchant. Il se servait des jeunes hommes comme d'un lit. Sur ces jeunes hommes étendus à terre, il étalait une natte et celui d'entre eux qui bougeait était mis à mort. Les habitants de Zaran décidèrent de se débarrasser de lui et se réunirent pour savoir comment changer la pensée du chef. Ils capturèrent une antilope et l'élevèrent pendant deux ou trois ans. Ils la présentèrent au chef comme un cheval. Et le chef la prit pour un cheval car ils avaient, par leur magie, détourné sa pensée. Il leur demanda de seller son cheval. Ils mirent le chef sur l'antilope et l'y attachèrent. Et l'antilope partit à son gré, malmenant celui qui la chevauchait. Le chef fut réduit en morceaux. Son derrière tomba à Koudougou, son estomac à Oka et sa tête à Daoré. »

Nous ne nous étendrons pas ici sur ce récit qui, avec d'autres récits comparables livrés par d'autres lignages, relève plus d'un discours sur la nature du politique que d'un savoir strictement historique.

Dans l'état actuel de traitement de nos informations, il ne nous est pas possible d'avancer une date pour la fin de Zaran. Certains informateurs disent que lorsque les premiers Songhaï s'installent à Wilao, Zaran est encore occupé, pour d'autres, au contraire, Zaran est à ce moment-là déjà abandonné.

Du site de Zaran à la chefferie de Zaran

La devise des Zareye

Il est difficile d'apprécier l'importance de la population qui vivait à Zaran. Les vestiges qui subsistent ne correspondent probablement qu'à une partie des habitations de l'époque. Beaucoup d'entre elles, construites entièrement en terre, n'ont pas laissé de traces. Le nombre des puits, cependant, laisse supposer (dans la mesure où la plupart d'entre eux ont été utilisés simultanément) une population nombreuse, plus nombreuse que celle qui devait occuper le seul plateau de Zaran. À l'époque de l'occupation du site, on devait comme aujourd'hui venir de loin à Gweyila pour y puiser de l'eau.

Sur ce point, la devise des Zareye apporte quelques informations. Comme presque toutes les devises, elle comporte une liste des points d'eau utilisés :

« Zareye ami de l'herbe *akun*, ami de l'herbe *furu*, sa femme n'est pas maigre, son enfant non plus. Deux années sans culture. Pas de faim, pas de soif. Propriétaire du poteau d'or. Ceux qui boivent à Beli Baba, ceux qui boivent à Zaran, ceux qui boivent à Daoré, ceux qui boivent à Manaboulé, ceux qui boivent à Soum, ceux qui boivent à Oka. Ils mangent les tortues. Quand ils ont une tortue, ils n'ont plus besoin de marmite. »

Zaran est ainsi mentionné dans une liste avec cinq autres points d'eau sur la nature desquels les informateurs ne savent rien. S'agit-il de puits, de bas-fonds où l'on creuse des puisards en saison sèche, de mares permanentes ou non ? Remarquons cependant que dans la zone où ces points d'eau sont localisés, les granites sont absents et qu'il ne peut donc s'agir de réservoirs naturels, si nombreux dans les environs d'Aribinda.

On peut se demander si les lieux cités ont été occupés successivement au cours de la migration qui conduisit les Zareye de Tendirma à Zaran ou si tous ces points d'eau ont été utilisés simultanément. Un certain nombre d'informations amènent à prendre position en faveur de la deuxième partie de l'alternative.

L'extension de la chefferie de Zaran

À Filyo où nous avons procédé à une brève enquête historique, un informateur nous dit que la chefferie de Zaran fut contemporaine de celle de Banh Kani qui fut conquis par les Peul probablement au début du XIX^e siècle. La chefferie songhaï de Banh Kani s'étendait, nous dit-il, sur 63 villages, celle de Zaran sur 70 villages. Nous avons donc tout lieu de penser que tous les points d'eau cités par la devise ont été utilisés à la même époque et que chacun d'eux desservait un groupe de villages relevant de la chefferie de Zaran. L'examen de la photographie aérienne montre que beaucoup de plateaux latéritiques de cette zone recèlent des vestiges qui sont particulièrement denses dans les environs immédiats du site de Zaran. Nous n'avons pas pu, bien évidemment, visiter tous les sites. Nous nous contenterons ici de faire état des quelques observations que nous avons pu faire au hasard de nos visites.

Les environs immédiats de Zaran

Les collines situées immédiatement à l'ouest du plateau de Zaran sont constituées par des roches basiques. Leur sommet occupé par des lambeaux d'une vieille carapace latéritique comparable à celle qui occupe le sommet de Zaran-Kipsi ne comporte aucun vestige. Tout au plus, en gravissant la pente, peut-on recueillir quelques tessons. Sur le flanc est de cette colline se trouve un enclos rectangulaire constitué de gros blocs. Sur le flanc occidental, notre attention a été attirée par ce qui apparaissait de loin comme des casiers occupant un petit interfluve. Sur place, nous constatons que ce qui sépare les casiers les uns des autres est un matériau hétérogène, gravillons et petits blocs. Certaines de ces séparations sont marquées par une ligne de blocs. Les surfaces délimitées sont de l'ordre de 100 m² à 200 m². Nulle part on ne trouve trace de tessons ou de meules. Il est probable qu'on se trouve en présence de terrasses qui portaient des cultures. La petite taille des parcelles délimitées fait penser plus à des jardins qu'à des champs proprement dits. À Irkoy Faba, la latérite aujourd'hui dénudée porte des rangées de pierres disposées le long des courbes de niveau qui peuvent être interprétées comme des ouvrages antiérosifs. Irkoy Faba était, avec Oukoulourou et Senokaye, un lieu de culture de Zaran.

Zaran Kipsi

La montagne de Zaran Kipsi, point culminant de la région (441 m) est revendiquée aussi par le lignage Zareye comme un de ses villages. C'était « un petit Zaran habité par la sœur du chef de Zaran ». Après abandon de ce lieu, ils conservèrent longtemps l'habitude d'y retourner chaque année pour célébrer la Tabaski, dont le nom *kurumfé kipsi* fut attaché au sommet. Le seul vestige qu'on peut observer au sommet de Zaran Kipsi est un alignement de blocs de 4 m à 5 m de long. Cependant, du sommet, on observe au nord-est des traces de terrasses de

culture, quelques buttes anthropiques. Au sud, un mur en V pourrait avoir été une retenue. En gravissant la montagne par le sud-est en venant de Tounté, nous avons observé ce qui pourrait être une petite retenue comblée par le ruissellement. Par ailleurs, un replat à mi-pente comporte plusieurs tombes avec poteries funéraires, une base circulaire de grenier ainsi que les fondations d'une petite construction rectangulaire (1,5 m x 2 m).

Manaboulé

Ce site est donné comme un des points d'eau des Zareye, le plateau latéritique au sud-est du campement porte un certain nombre de vestiges, bases de greniers, tombes avec poteries funéraires à fleur de sol, amas de blocs sans structure apparente. Un complexe d'habitation rectangulaire a retenu notre attention. De taille plus réduite que ceux que nous avons observés sur le plateau de Zaran, il nous paraît tout à fait comparable par son plan. Le long, et de part et d'autre de la piste, à 800 m environ au sud du campement, se trouve une zone de tertres. Ces tertres où de nombreuses poteries funéraires sont apparentes diffèrent de ceux de la région d'Aribinda par la présence de blocs qui les délimitent.

Soum et ses environs

Le puits actuellement en service sur le bord de la mare de Bélé Tiuba semble être un vieux puits. Le paysan mossi qui l'a curé au début du siècle, ou peu après, y aurait trouvé une pipe et un outil.

Au sud-est de la mare, près de la piste allant à Gountouré Kiri, au lieu-dit Diayal Sambo ou Taswèwèye, nous avons observé un ancien puits désaffecté. Un cuvelage de blocs réguliers de quartzite permet la traversée, sur trois mètres environ, du sable dunaire jusqu'à la latérite compacte dans laquelle le puits est creusé. À 22 m de profondeur, le puits est obstrué par un effondrement. À proximité se trouvent des restes d'activité métallurgique, des flaques de scories, des fragments de tuyères et des tessons. Ceux qui nous firent visiter le site n'ont aucune idée de la population à qui on peut attribuer les vestiges. Selon eux, le minerai serait extrait dans la montagne de Oka.

Enfin, signalons à deux kilomètres au sud de Souma d'importants vestiges d'activité métallurgique, en particulier des restes de bas-fourneaux avec leurs tuyères.

L'extension de la chefferie de Zaran nous semble délimitée par les vestiges que nous avons observés et les informations que nous avons recueillies. L'extension de la chefferie de Zaran, considérable si on la compare à ce que sera celle de la chefferie d'Aribinda, est très probablement estimée par défaut. À l'ouest, où la chefferie de Zaran jouxtait la chefferie de Banh Kani (puis celle de Filyo par la suite), ces limites sont probablement les plus précises, et peuvent sans doute être repoussées vers l'est où les vestiges sont nombreux. Au sud, l'incertitude demeure. Nous ne savons pas s'il faut attribuer à la chefferie de Zaran les ouvrages fortifiés de Sola, de Kiba et les vestiges qui se trouvent près de la pompe de Taani.

Les préludes songhaï à Aribinda

Des établissements songhaï sont disséminés dans tout le nord du Burkina et l'ouest du Niger, et leur création est en général à mettre en rapport avec la fin de l'empire songhaï, plus précisément avec la prise de Gao par les Marocains en 1591. Quelle que soit la date de son départ, ce n'est que vers la fin du XVII^e siècle ou au début du XVIII^e (et cette approximation même est sujette à des rectifications) que le groupe qui nous intéresse arrive dans la région d'Aribinda. Sa migration a été longue depuis la région de Tendirma : après une première étape dans les environs de Gao, ce groupe, qui est évalué à 500 personnes par un informateur, arrive à Oursi où se trouvent déjà installés des Songhaï qui rejettent ces nouveaux arrivants. Le groupe se scinde alors : certains repartent à Hombori, Dieci, Keto, Siéra, Souma ; d'autres, les Maega, continuent jusqu'à parvenir à Aribinda.

Les déplacements successifs avant la fondation d'Aribinda

Les versions s'accordent sur une première installation à Buleli-Bukré, dans un site de plaine sableuse, à proximité d'un bas-fond. À la suite des attaques menées par les groupes voisins (Peul, Mossi et d'autres Songhaï), les Maega de Bukré optent pour une position plus défensive sur les massifs de granite : Wilao, Wondo, Kiring sont alors occupés.

Wondo se présente comme un ensemble de plusieurs massifs alignés sur un axe nord-ouest/sud-est sur près de deux kilomètres. Kiring présente à peu près le même aspect, ses deux massifs principaux se succédant sur 1,5 km environ. D'un massif à l'autre, sur ces deux ensembles, les chaos prennent le relais des montagnes pour former des dédales de roches, coupés par quelques *takha* ou dépressions sablo-argileuses. Wilao est un massif de forme plus ramassée de 200 m à 300 m du nord au sud, environné d'îlots de granite et de sites de moindre importance, comme Garasso au nord ou Barapella, proche de Kiring.

Un peu plus tard, ces Songhaï s'établissent jusque sur Dikokation et Limpela, immédiatement au nord des montagnes qui surplombent Aribinda. L'étape suivante est franchie avec l'entrée de tout le groupe Songhaï dans la zone même d'Aribinda. Les établissements du cordon dunaire au nord sont abandonnés, ou comme Wilao, deviennent des établissements saisonniers de culture ; les massifs de Nyuni et Sola sont à leur tour occupés. Ces sites septentrionaux aux environs d'Aribinda se présentent sous la forme de dômes de granite de taille plus réduite que les précédents (200 m et 400 m environ dans leur plus grande longueur pour Limpela et Dikokation, 450 m et 500 m pour Sola et Nyuni).

Les sites

Peu d'endroits aptes à un établissement ont été laissés vacants sur tous ces sites. Il est évidemment difficile de faire la part entre les ruines songhaï et celles que les *poté samba* ont éventuellement pu laisser. La superposition ou la juxtaposition de ces occupations ne peuvent être mises en évidence que par une analyse très détaillée des plans d'habitat et des vestiges rencontrés. Toujours est-il qu'on se trouve ici en présence d'un type de construction radicalement différent de

ceux que l'on peut observer à Zaran ou à Kiba, où l'établissement sur un site plus ouvert nécessitait des aménagements défensifs sous la forme de murs ou de véritables murailles. Sur ces nouveaux sites, de Wilao à Nyuni, l'habitat s'est implanté en hauteur, au milieu des chaos, utilisant au mieux les aptitudes défensives des massifs : on trouve très peu de traces d'aménagements véritables, tout au plus des portions de murs barrant un accès, ou quelques retenues d'eau. Les ruines que l'on rencontre sont avant tout celles de bâtiments, comme l'indiquent leur forme circulaire ou quadrangulaire et leur taille réduite.

L'habitat actuel, tel qu'on peut l'observer sur les quelques établissements encore en place sur les reliefs, diffère sans doute assez peu de ce qu'il a pu être au temps de ces hameaux perchés : maisons rondes et rectangulaires de pierre cimentée par l'*akoro*, argile blanche ou noire servant à faire des briques. Parfois, les briques seules prennent à mi-hauteur le relais des pierres, mais la base des maisons est presque toujours formée par les plus gros blocs, ce qui explique que la structure des constructions ait, sur la plupart des sites, été bien conservée ; elle est souvent ennoyée dans les blocs et les débris des murs abattus. Les habitations rectangulaires actuelles sont couvertes d'un toit plat, construit sur une charpente de branchages entrecroisés, recouverts d'argile. Les habitations circulaires sont construites à l'image des greniers, rondes et coiffées d'un toit conique de paille et de branchages.

Ces considérations architecturales sont nécessaires lorsqu'on aborde un site : dans certains cas, on peut trouver une grande quantité de terre argileuse ennoyant la pierraille ; dans d'autres, on ne trouvera qu'un champ de blocs sur le rocher. Les différences peuvent, bien sûr, s'expliquer par la plus ou moins grande fraîcheur des vestiges, ou par leur fragilité, mais aussi par un mode de construction différent ou une vocation particulière des édifices ; aujourd'hui, la plupart des greniers sont bâtis en terre, et leur démantèlement ne laisse aucune trace. L'absence de vestiges de construction ne signifie pas obligatoirement absence d'occupation.

Wilao

Site parmi tant d'autres dans une région où chaque montagne peut livrer les traces des peuples qui l'habitèrent, Wilao n'est cependant pas un site comme les autres.

Lorsque nos informateurs nous parlèrent de l'arrivée de leurs ancêtres à proximité d'Aribinda, Wilao nous fut désigné comme le lieu où après les « tâtonnements » dans l'espace de Bukré et de Kiba, les Songhaï, qui avaient quitté Tendirma, s'installèrent vraiment. Dans ce contexte, Wilao fait figure de premier établissement stable dans la région. Par la suite, nous fîmes des visites non seulement à Wilao, mais aussi à Garasso, à Barapella, à Wondo et à Kiring. Lorsque nous avons interrogé les informateurs sur tous ces sites, ils nous dirent que les Maega les avaient occupés en même temps que Wilao et que s'ils ne nous en avaient pas parlé avant, c'était simplement parce que Wilao et tous les autres sites « c'était la même chose ». Évidemment, l'omission était de taille car l'occupation de ces sites, si elle a été effectivement contemporaine de celle de Wilao, permet de supposer une population nombreuse et sans rapport avec celle qui a pu occuper le seul site de Wilao. Mais dans l'esprit des informateurs, Wilao résume en

quelque sorte à lui seul tous les autres sites voisins occupés durant la même période. Et la visite que nous y fîmes en leur compagnie nous permit de comprendre la place particulière qu'ils faisaient dans leur histoire à la montagne de Wilao. Ils prirent soin de nous indiquer que les gravures de chevaux et de cavaliers, peu nombreuses, dont on rencontre deux ensembles au sud et à l'ouest de la montagne, étaient l'œuvre des *poté samba* et qu'il en allait de même pour les nombreux tertres qui occupent la plaine au nord-ouest. Ces réserves faites, tous les autres vestiges étaient « leur village », et c'est effectivement comme chez eux qu'ils allaient et venaient à travers les ruines, et nous indiquaient l'usage des lieux comme s'ils venaient de les quitter la veille.

Comment rendre compte de la place particulière de Wilao parmi les sites comparables occupés simultanément par les Maega de l'époque ? Les tombes de Daogo et de Sarkion, deux cercles de pierres dressées au pied de la montagne, en commémorant l'alliance des premiers arrivants songhai et des Mossi tard venus, confèrent sans aucun doute un caractère historique à Wilao. Il y a tout lieu de penser, aussi, que ces tombes n'ont pas été placées n'importe où et qu'elles indiquent peut-être que Wilao était le siège de la chefferie qui étendait son pouvoir sur Garasso, Barapella, Wondo et Kiring. Un autre fait apparaît certain : quelle que soit la date que l'on attribue à son abandon, Wilao a continué à être fréquenté, avec probablement des interruptions, par ceux qui venaient depuis Aribinda y cultiver. Et cela à la différence de Wondo et de Kiring où les cultures n'ont été reprises qu'à une date récente.

Les nombreuses références que la tradition orale fait à la montagne de Wilao et qui la représentent autant comme un moment que comme un lieu de l'histoire, ne sont pas étrangères à ce que le site naturel a de remarquable. Du point le plus élevé du chaos rocheux, que les informateurs nous désignèrent comme le poste de guet, l'œil embrasse l'espace fort loin dans toutes les directions. De toutes parts, le rocher est entouré de dépôts sableux propices à la culture. Autre ressource offerte par les lieux, des réservoirs naturels entaillent de part en part la plateforme rocheuse située au sud de la montagne. Les deux réservoirs du sud sont aménagés par deux petites retenues afin d'en accroître le volume. De part et d'autre de ces réservoirs, des amas de blocs circulaires de petite taille occupent le plateau rocheux. Le troisième réservoir très profond s'étend au nord-ouest jusqu'à la retombée du relief. Les chaos ménagent des cavernes et abris qui ont été occupés, comme en témoigne la densité des tessons qu'on y trouve. La plus grande caverne nous fut désignée comme l'*argongo*, « vestibule » des Werem, pièce à l'entrée de la cour où l'on reçoit des visiteurs.

La partie nord-ouest de Wilao, plus accidentée, est parsemée de blocs de pierre, restes de constructions qui devaient s'échelonner en terrasses jusqu'aux ruptures de pente. À quelques centaines de mètres du massif, à peine en relief sur la plaine sableuse, on trouve le très profond réservoir naturel de Tin Kargo. Plus au nord, on passe au dôme de Garasso, énorme chicot rocheux émergeant de la plaine et au pied duquel un grand réservoir a été surcreusé au contact du granite et de la latérite. À Garasso peu de vestiges sont présents sur la montagne elle-même, aux pentes très abruptes et à l'accès malaisé. Par contre, sur le piémont ouest, de nombreuses traces de constructions en blocs de latérite sont visibles.

Comme Wilao, Garasso, Bara Pella et aussi Pem Pella portent des gravures. Mais comme nous l'avons déjà signalé, nos informateurs attribuèrent ces gravures ainsi que les nombreux tertres aux *poté samba*. Si, comme à Aribinda même, les Songhaï ont habité des sites occupés avant eux par les *poté samba*, les informateurs prennent bien soin de distinguer les vestiges attribués aux uns et aux autres. En particulier, nos guides nous firent visiter au nord de Wilao le cimetière des Werem marqué par quelques blocs de latérite où des poteries funéraires étaient visibles.

Kiring et Wondo

Les deux massifs de Kiring et de Wondo situés à environ cinq kilomètres au nord-ouest d'Aribinda sont constitués par de très nombreux affleurements de granite disséminés sur de vastes surfaces. Nous n'y avons fait que quelques brèves visites, trop brèves et en tout cas sans rapport avec l'ampleur et la richesse des vestiges qu'on y rencontre. Ce sont probablement les massifs où les gravures sont les plus nombreuses ; on peut les évaluer par milliers. Par ailleurs, c'est à Kiring et Wondo que se trouve la plus grande diversité de vestiges de construction, aménagements de pentes, retenues, habitations. De nombreuses cavernes sont à explorer dans les chaos.

À Kiring, nous n'avons visité que l'ensemble rocheux le plus élevé. À mi-pente se trouve, débouchant sur une plate-forme, un abri de petite dimension où des cupules sont visibles sur un bloc. Au sommet, dans une situation de guet (si l'on se réfère à ce qui nous a été dit à Wilao), un rocher paraît avoir été usé par frottement. À proximité, la paroi presque verticale d'un bloc porte une scène de chasse (fig. 5a). Au pied de ce relief, on peut observer de nombreux panneaux de gravures qui fourmillent de cavaliers et dont beaucoup représentent aussi des scènes de chasse. Par ailleurs, des vestiges de murs et d'habitations circulaires, des meules et des tessons sont observables un peu partout entre les affleurements rocheux.

À Wondo, le flanc ouest du chaos le plus élevé comporte de nombreux aménagements. Il s'agit de murets délimitant des terrasses, d'empilements de pierres destinés à faciliter la circulation entre les blocs ou à asseoir des constructions. Vers le bas de la pente, les terrasses pourraient avoir porté des cultures. C'est l'ensemble d'habitations le plus important dans un tel site. Un habitat comparable ne se rencontre que dans la partie nord-ouest de Wilao mais avec une ampleur moindre et dans un site beaucoup moins escarpé. De nombreuses cavernes sont ménagées entre les blocs du chaos rocheux. Dans la seule d'entre elles que nous ayons visitée, le sol était jonché de tessons et une paroi portait des gravures où nous avons identifié une tortue. Au sommet, et en même situation qu'à Kiring, un bloc comporte une gravure de cavalier. Au pied du chaos principal se trouvent de nombreux affleurements entre lesquels l'érosion a délimité de larges couloirs (3 m à 4 m). Sur leurs parois on observe de nombreuses scènes de chasse de taille limitée ou, au contraire, de vastes ensembles comme à Kiring. Sur un bloc isolé nous avons pu observer une scène de chasse avec la seule représentation d'éléphant qui soit certaine (fig. 4b). En contrebas d'un plateau rocheux portant de nombreux vestiges de constructions circulaires se trouve une retenue longue d'une dizaine de mètres.

Kiba

La colline de Kiba est prolongée vers le nord par celles de Diamkolga et de Bamguel, les seules qui soient encore habitées. La colline de Kiba, longue de plus de deux kilomètres, est intéressante à la fois par les traces qu'y ont laissé les *poté samba* et par des vestiges de construction qui sont, dans l'état de nos connaissances, difficiles à attribuer à l'une ou l'autre des occupations que nous avons identifiées dans la région. Nous nous bornerons dans ce qui suit à signaler les vestiges qui nous ont paru singulariser ce site par rapport aux autres.

En longeant la colline par son flanc est, à partir du village de Kiba, on rencontre de nombreuses gravures de chevaux et de cavaliers dont certaines ont une facture comparable à celles de Djamkolga. La paroi de ce qui devait être autrefois un réservoir et dans le comblement duquel les villageois font des puits porte une série de chevaux. En continuant vers le nord, la roche présente sur une vaste surface (500 m²) un entrelacs de lignes gravées dont il est difficile d'apprécier la configuration d'ensemble et qui ne peut pas être imputé à un phénomène érosif. D'une part, les lignes qui se recoupent sont orientées dans toutes les directions et pas seulement selon la ligne de plus grande pente ; d'autre part, un certain nombre d'entre elles se terminent par des formes presque circulaires.

Le rebord de la falaise qui domine la très grande retenue comporte une série de signes « en crochet » qu'il est difficile d'interpréter.

Au sud, toute la partie supérieure de la colline comporte des vestiges de constructions circulaires qui nous ont paru comparables à celles que l'on trouve à Wondo et à Wilao. Au nord, la montagne de Kiba porte un ensemble de constructions constituées de murailles et de murs dont le plan et la technique de construction n'ont rien de comparable avec ce que nous avons pu voir dans le pays d'Aribinda. Une muraille de 2 m à 2,5 m de large et d'appareil complexe délimite un espace cloisonné par des murs. Un massif de pierre de 2,5 m de haut est entouré par un mur de telle sorte qu'un passage soit ménagé entre les deux constructions. À l'est, partant des constructions du sommet, un alignement de gros blocs descend sur la pente rocheuse.

Un peu au sud de cet ensemble fortifié, un barrage utilise une dépression rocheuse pour délimiter un bassin d'au moins 5 000 m². Le barrage large de 2 m à 2,5 m est une levée de terre à parements de pierre. Son ampleur et sa technique laissent à penser que ceux qui l'ont édifié sont ceux aussi qui construisirent l'ensemble fortifié du nord.

Qui sont les auteurs du barrage et des constructions fortifiées ? Aucune réponse à cette question ne nous a été donnée par ceux que nous avons interrogés et nous ne sommes réduits qu'à des conjectures. Faut-il songer aux Songhai de Zaran comme nous le faisons plus haut ? Cela est difficile. Les vestiges de Kiba sont situés trop en dehors de ce que nous estimons être les limites de cette chefferie. Par ailleurs, la technique de construction utilisée à Kiba diffère de tout ce que nous avons rencontré sur le plateau de Zaran.

Les Maega qui fondèrent Wilao et à qui on peut attribuer les vestiges du village qui occupent le sud de la montagne sont-ils aussi les constructeurs de l'ouvrage fortifié ? Rien ne permet de le prouver, bien que la tradition orale permette de fournir

quelques indications. La devise des Werem (ex. Maega) ne comporte aucune référence à Kiba. Par contre, celle des Maega d'origine mossi cite Kiba deux fois :

« *Sangu domdé, Kiba domdé, Wala domdé, Bukré domdé, Diamkolga domdé...* »

« Lion de Sangu, Lion de Kiba, égal au lion, Lion de Bukuré, Lion de Diamkolga... »

Ces figures de louanges semblent propres aux lignages détenteurs de la chefferie puisqu'on les retrouve aussi dans la devise des Kundaba de Béléhédé. Il faut remarquer que Kiba est associée dans cette partie de la devise à Bukré et que ces deux endroits ont été fréquentés par les ancêtres des Werem dès leur arrivée dans le pays d'Aribinda. Bien plus, ces deux endroits sont des lieux d'inhumation des chefs. On peut penser que les descendants de Mossi et de femmes songhaï qui prirent le patronyme de Maega adoptèrent aussi la devise du lignage songhaï Maega en même temps qu'ils leur succédèrent à la chefferie d'Aribinda. S'il en était bien ainsi, rien ne permet cependant d'attribuer de façon certaine les constructions de Kiba aux Songhaï qui fondèrent par la suite Aribinda.

Une variante peu utilisée de la devise des actuels Maega cite la muraille :

« *Atélé Ngira Agiba* », mot à mot, muraille/le bord/couchés ; soit « Ceux qui sont couchés au bord de la muraille ».

La formule peu utilisée ouvre sur toutes les hypothèses dont on peut formuler quelques-unes :

1. La formule décrit tout simplement la situation du village attribuable aux actuels Werem, sans pour autant leur attribuer la construction.

2. La construction fortifiée était la demeure des chefs songhaï. La formule est difficile à interpréter dans ce sens, car ceux qui sont couchés le sont au bord, près de, et non à l'intérieur de la muraille.

3. La formule fait allusion à la sépulture des premiers Maega. Mais nous n'avons pas localisé le trou où étaient mis les corps des chefs défunts.

Rien ne permet, pour l'instant, de trancher en faveur de l'une ou de l'autre de ces hypothèses.

L'évitement d'Aribinda

À l'examen des sites occupés par les Songhaï avant que le premier quartier d'Aribinda ne soit fondé, on peut s'interroger sur ce qui les a conduits à contourner les montagnes du sud (Wasa, Butondya, Kuru...) pendant près d'un siècle avant de s'établir à leur épiceutre. Cette trajectoire pose en effet deux problèmes.

Les Tiron : les derniers des *poté samba*,
ou les premiers occupants de l'Aribinda moderne ?

Ce lignage, aujourd'hui réduit à trois adultes vivants, fait intervenir une généalogie particulièrement courte (quatre générations) avant que leur histoire ne plonge dans le mythe où l'on voit Wasayo, le premier des Tiron, quitter le ciel pour descendre sur terre au moyen d'une chaîne en fer. Wasayo avait choisi, pour y fonder un village, la plus haute des montagnes d'Aribinda, Wasa, celle qui se voyait du plus loin. Mais une fois descendu avec sa femme Nyalogo sur la montagne, la chaîne se rompit. Wasayo ne put remonter au ciel et les autres Tiron n'ont pu des-

cendre sur terre. C'est en entendant un jour les tambours et les flûtes des Songhaï arrivés à Aribinda que les Tiron sont allés voir qui étaient ces nouveaux venus.

Cette prétention d'antériorité, affirmée par ce récit d'autochtone, est pourtant remise en cause dans le discours officiel des Songhaï : aucun être humain ne peut descendre du ciel, même avec une chaîne, et les Tiron n'auraient été que quelques migrants tardifs venus du Yatenga, surpris et capturés par les Songhaï. Mais il est aisé pour ceux qui tiennent ce discours de projeter dans le passé la situation qui est actuellement celle des Tiron : ceux qui sont peu nombreux aujourd'hui n'étaient qu'une poignée quand ils sont arrivés sur Wasa, car « Dieu a voulu qu'ils ne soient jamais nombreux ». Ce lignage, à propos duquel tous – hormis eux-mêmes – sont étonnamment silencieux, s'attribue pourtant les énormes vestiges de construction que l'on rencontre sur Wasa, et qui ne sont d'ailleurs nulle part revendiqués dans le discours historique ou les itinéraires spatiaux des groupes qui sont à la base du peuplement actuel. Bien plus, les paysans ne font aucune difficulté pour reconnaître que les meules et les tombes que l'on rencontre dans les environs de Wasa sont celles des Tiron, puisqu'ils sont « les premiers occupants de la montagne ». Les *ahifuba* (responsables des sacrifices de Tolu) reconnaissent eux-mêmes qu'à leur arrivée, « les Songhaï étaient à Wilao, et les Tiron sur Wasa ». Dernier argument de taille, les modalités de mise en culture des espaces agricoles permettent d'établir que les Tiron disposent de droits d'exploitation sur les zones les plus proches du village actuel, et leurs champs sont disposés de part et d'autre de Wasa, sur des terres que s'est parallèlement attribuées la chefferie songhaï. La chronologie des arrivées peut expliquer cette cohabitation des chefs avec un lignage actuellement aussi marginalisé : les Tiron étaient là les premiers, donc ils y cultivent encore. Enfin, si les Tiron ne sont pas considérés comme des *ahifuba*, ils ont néanmoins la charge de la « maison du serpent » de Honre, demeure du Domfé de Wasa. Cette charge est l'ultime reliquat de leur fonction ancienne qui en faisait autrefois les responsables des sacrifices offerts à la montagne Wasa.

Cette antériorité de peuplement, plus ou moins bien occultée dans la version songhaï, se lit comme une mise à l'écart d'un lignage gênant : reconnaître qu'à Aribinda ils n'ont pas été les premiers occupants équivaldrait pour les Songhaï à remettre en cause leurs droits sur l'espace d'Aribinda. La terre est aux Kese, descendants de ces premiers lignages venus de la région de Tendirma, et admettre une présence antérieure reviendrait à reconnaître aussi un droit antérieur. En suivant cette idée, on peut se demander devant l'étendue des vestiges présents sur Wasa si cette poignée de réfugiés que nous décrit l'histoire officielle n'aurait pas, en réalité, constitué un véritable peuplement des montagnes méridionales, assez important pour obliger les Songhaï à le contourner et à limiter leur espace pendant longtemps aux sables de Wilao et des massifs voisins. La devise des Tiron se présente comme l'argument ultime de leur revendication :

« *Limpela Tiron, Dikokation Tiron, Pagha Tiron, Womenga Tiron, Wasa Tiron.* »

Cette devise, qui pourrait se lire comme une dispersion géographique, énumère curieusement toutes les montagnes où ne siègent, aux dires des Songhaï, que les Domfé femelles.

Le problème de Dalla

Si la tradition orale ne traite que de manière anecdotique et jamais spontanée de cette occupation première par les Tiron du site d'Aribinda, elle ne fait, par contre, aucun mystère de ce qui, plus à l'ouest cette fois, a arrêté la migration songhaï : à une dizaine de kilomètres au nord-ouest d'Aribinda, un groupe songhaï originaire de Kiel (c'est-à-dire Filyo, dans le Djelgodji), était à ce moment-là établi sur un site comparable à celui d'Aribinda, au pied d'un dôme de granite de grande taille. Les vestiges que l'on trouve à cet endroit comportent des structures d'habitation en blocs de granite réparties sur le piémont sud et sud-ouest de la montagne Dalla. Peu après la création de ce premier village, une rivalité intestine pour le pouvoir provoque le départ d'une partie du groupe qui s'établit à trois kilomètres au sud-ouest, en bordure d'un massif de schistes : Badini, ses hommes et ses captifs bâtissent, sur ce replat rocheux dominant le glacis de quelques mètres et adossé à la montagne, toute une série de constructions dont le plan est encore très nettement visible : plans rectangulaires et circulaires, pierres dressées en cercles, ensemble de loges carrées. Les matériaux sont ceux trouvés sur place, schistes et blocs de latérite. Le village comportait au nord un réservoir d'eau aménagé par l'édification d'un énorme remblai barrant une ravine. L'histoire de ces deux établissements est bien connue : Dalla apparaît comme l'implantation la plus orientale de la chefferie songhaï de Filyo, elle-même issue de celle de Banh Kani (voir à ce propos Zaran). Si pendant un certain temps la cohabitation avec Aribinda semble se dérouler sans problème, un conflit éclate à propos d'une alliance entre le village de Badini et les Songhaï alors établis sur Sola et Nyuni. À la suite d'une bataille, Dalla est soumis et ses habitants sont déportés à Aribinda. La durée de vie de ces établissements apparaît comme relativement courte : une à deux générations dans la généalogie des Dallyo, les chefs de Dalla. Le village actuel, bâti à côté d'une mare peuplée de crocodiles, n'a été fondé qu'au début du siècle par les descendants de ces songhaï déportés revenus sur leurs terres.

L'histoire de Dalla présente elle aussi des incertitudes. Selon les versions, tantôt il est fait mention d'un personnage « trouvé sur place » par les Songhaï, tantôt ce même personnage est présenté comme étant lui-même le Songhaï fondateur : l'autochtonie, comme à Aribinda, est là aussi contestée.

La chronologie des occupations

Nous arrêtons là cet inventaire, qui ne se veut qu'indicatif de la richesse du site et de la complexité de ces mouvements de population. D'autres groupes se sont évidemment mis en place par la suite. Par exemple, vers 1780, au moment où Naba Kango édifie dans le Yatenga sa capitale, Ouahigouya, un groupe de Kurumba, refusant le joug de ce souverain, les Kerghé, quittent les villages de Tolu et de Ouindighi (proches de Titao) et migrent vers l'est ; arrivés à Aribinda, ils s'installent sur l'emplacement actuel du quartier de Tolu. Nous pouvons simplement compléter les schémas esquissés en y apportant les quelques repères chronologiques dont nous disposons. Cette chronologie, qui porte sur l'ensemble des vestiges et des périodes de peuplement que nous avons énumérés, vise non pas à fournir une datation absolue, mais à situer les occupations humaines dans

leur succession ou leur contemporanéité. Dans cette mesure, il est évident que pour ce qui est des traces laissées par les *poté samba*, leur succession ou leur connexion relève presque uniquement de l'archéologie et notre contribution ne peut que se formuler sous forme d'hypothèses ; nous nous attacherons par contre à mettre en relief les mouvements qui affectent les groupes humains depuis les temps de la chefferie de Zaran jusqu'à la constitution de la bourgade actuelle, afin d'établir l'ordre et la logique de succession des ensembles de vestiges dans l'espace.

Nous avons évoqué plus haut la difficulté à dater le départ des Zareye des bords du Niger. Le problème se pose de la même façon pour les Maega de Wilao et les Kundaba de Béléhédé qui donnent des récits très comparables à celui des Zareye. Cependant les Zareye, contrairement aux deux autres groupes, sont venus directement à Zaran. Leur arrivée est sans conteste antérieure à celle des Maega et des Kundaba et peut être estimée sans garantie au début du XVII^e siècle.

La période d'arrivée des Maega à Bukré n'est pas encore établie. Toujours est-il que leurs pérégrinations sur l'espace de la région font penser à un évitement de la zone sud.

La « guerre contre les Dogon » dont parle Ylla [1975] ou la « présence dogon » dont la littérature fait abondamment mention pourrait correspondre à la présence de *poté samba* en grand nombre sur le site d'Aribinda, sans que nous ayons jamais pu cependant identifier ces ultimes « premières gens » à un groupe quelconque. Nous renvoyons *infra* pour tout ce qui a trait à ces strates de peuplement antérieur et à leur organisation sociopolitique supposée, où nous verrons que ces *poté samba* pouvaient fort bien constituer un groupe bien plus structuré et puissant que l'image qu'en donnent les Songhaï à leur arrivée. Toujours est-il que quand ces derniers parviennent dans la région, ils trouvent au moins sur place les Tiron.

Nous pouvons penser que la chefferie de Zaran, qui a précédé dans le temps la venue des Maega, était contemporaine de ces *poté samba*. Le site d'Aribinda n'était guère sous la dépendance de Zaran, ni d'ailleurs sous celle de Banh Kani, dont l'extension la plus orientale est le village de Dalla : ces deux ensembles pourtant puissants voient leur territoire s'interrompre sur l'ouest et le nord de l'espace d'Aribinda.

Nous avons peu d'informations sur la contemporanéité de Zaran et de Wilao. Leur cohabitation apparaît comme probable dans la mesure où certains témoignages la confirment. Par ailleurs, il n'y a pas eu intersection des espaces respectivement occupés.

La datation à partir du Yatenga permet de situer après 1780 l'arrivée des Kurumba à Tolu. Ceux-ci nous confirment que les Songhaï sont à ce moment-là à Wilao, mais cette information elle-même est ambiguë : en hivernage, c'est-à-dire au moment où les Kurumba sont arrivés, les Songhaï étaient de toute manière présents à Wilao où ils continuaient de cultiver, et cela bien qu'ils fussent déjà établis sur Nyuni.

L'arrivée des Mossi marque un changement : les Songhaï, qui se cantonnaient à quelques collines du nord (Nyuni, Sola, Dikokation, Limpela), descendent alors en plaine, sur le site actuel du village. Cet abandon des sites-refuges traduit un changement qui ne s'explique guère par le facteur sécurité : on a tout lieu de penser qu'à ce moment-là, Mossi et éleveurs étaient par leurs razzias tout aussi présents qu'auparavant, ce qu'atteste bien l'implantation du village bâti sur un

piémont et qui reste malgré tout proche des montagnes sur lesquelles la fuite est toujours possible. On peut évidemment concevoir cette descente en plaine comme une conséquence démographique de l'apport de migrants et de la croissance naturelle ; la sécurité s'établit alors par le nombre. On peut également penser, mais c'est une hypothèse que rien ne confirme, que les conditions internes qui régnaient alors dans la zone s'étaient modifiées : le problème de la disparition des *poté samba* resurgit avec cette appropriation soudaine et totale de la zone par les Songhaï.

Quelques hypothèses sur la période ancienne

À l'issue de la description des vestiges archéologiques et de sa confrontation avec la tradition orale, nous tenons à rappeler encore une fois le caractère de notre entreprise. Celle-ci n'a été ni systématique, ni précise, comme aurait pu l'être le travail d'un archéologue. Malgré cela, nous estimons nécessaire, maintenant, de formuler un certain nombre d'hypothèses où nous nous montrerons moins soucieux d'étiqueter les peuples qui ont laissé leurs traces dans le pays d'Aribinda que de comprendre comment ils se sont succédé, ou au contraire, comment ils ont coexisté, comment ils se sont approprié et ont utilisé l'espace, comment enfin ils pouvaient s'organiser pour vivre en société. Ces hypothèses, particulièrement nombreuses pour la période des *poté samba*, sont quelquefois contradictoires, quelquefois au contraire elles sont compatibles et susceptibles de s'agencer les unes avec les autres. Nous voudrions qu'elles soient prises pour ce que nous les avons voulues, c'est-à-dire pour autant de lectures possibles des vestiges tels que nous les décrivons.

Ce que l'on peut dire sur le climat au temps des *poté samba*

Avant de parler de détérioration climatique pour la période qui va des temps reculés des *poté samba* jusqu'à nos jours, nous allons tenter d'établir ce que les vestiges rencontrés et les témoignages que nous avons obtenus nous apportent sur ce point.

Les thèmes représentés sur les gravures nous fournissent peu d'informations sur un hypothétique changement climatique : si certains animaux sont aujourd'hui rarissimes, la faune actuelle, ou du moins celle que l'on chassait encore il y a une trentaine d'années, n'est pas fondamentalement différente de celle qui a servi de cible aux anciens chasseurs (sauf contresens dans la lecture des gravures). Il y a quelques années encore, les éléphants qui aujourd'hui ne parviennent qu'à Soum, s'aventuraient jusqu'à Wondo, et cela ne fait pas si longtemps que l'on abattait des lions au nord de Zaran.

Ce premier point ne nous permet évidemment pas de percevoir cette évolution de manière très fine. Par contre, la localisation des tertres anthropiques autour de dépressions qui, aujourd'hui, sont à sec une bonne partie de l'année et que l'on peut concevoir comme d'anciens points d'eau, voire d'anciennes retenues (Kinda Takha, Bukuma Kwèyre ou la mare de Wumisiri), amène à traiter d'un point fondamental pour ce qui est de l'espace de ces premières gens : l'abaissement de la

nappe phréatique peut être soupçonné à cette simple constatation qu'appuient les localisations encore plus marginales comme celles des tertres de la zone nord (Manaboulé) qui n'offrent aujourd'hui guère de ressources en eau en saison sèche. De même, un repérage des anciens puits amènerait probablement à la même conclusion. Cet abaissement de la nappe se confirme à la lumière des témoignages plus récents : au moment de sa création, l'un des quartiers d'Aribinda (Silmamassi) était situé à proximité de sources pérennes qui, aujourd'hui, sont taries. La plaine de Daya, réduite à une cure salée, portait il y a trente ans à peine des jardins de Calebasses, de maïs et de coton. Les témoignages de ce genre abondent sur la période récente, où cette détérioration des conditions qui prévalent à l'agriculture s'est évidemment accélérée. Mais on peut penser que cette détérioration ne remonte pas simplement à une crise climatique (compliquée de dégradations d'origine anthropique) localisée aux décennies récentes. Sans être en mesure de déterminer à quel facteur elle peut être attribuée, la disparition des *poté samba* nous pose le problème de l'événement qui a pu être à son origine ; et au même titre qu'une guerre, qu'une épidémie ou que d'autres facteurs peut-être, la sécheresse mérite ici d'être évoquée.

Les conditions de l'établissement des poté samba

Les vestiges qu'ils ont laissés sont fragmentaires : le parc ne subsiste que là où la nappe phréatique plus proche de la surface a permis d'en conserver quelques lambeaux ; les gravures ne fournissent qu'une idée partielle de l'extension des *poté samba* puisqu'elles sont localisées aux granites et qu'aucune autre roche ne peut leur servir de support ; les éventuelles constructions sur les reliefs voient leurs traces masquées par les vestiges laissés ensuite par les Songhaï ; les tertres enfin sont les seuls témoins fiables de l'un de ces établissements anciens.

Comment apprécier, à partir de ces traces multiples, l'espace qui était celui de ces premières gens ? Tout d'abord, on peut partir du postulat qu'à toute implantation humaine devait répondre une série de conditions fondamentales à l'établissement : l'eau, les cultures et, accessoirement, le refuge.

Les cultures

La plupart des vestiges sont localisés sur les sables épais de l'erg ancien. Ailleurs, et qu'il s'agisse de lambeaux de parc ou de tertres anthropiques, les vestiges que l'on trouve sont toujours localisés à proximité de zones sableuses (piémonts de cuirasses) ou sur des zones qui l'étaient autrefois (interfluves plus ou moins sablonneux de la zone sud). La recherche de sols légers semble avoir été un impératif pour cette ou ces couches de peuplement.

L'eau

On peut penser que les *poté samba* disposaient vraisemblablement d'aménagements hydriques, comme des puits ou des retenues dont nous n'avons que peu de traces s'ils ont été creusés dans le sable, et dont pourtant on retrouve parfois un témoignage comme Arba Bilé (« le trou des forgerons ») à Dalla, ou le puits disparu revendiqué par les Tiron derrière Wasa. À ces puits pourraient être associées

des retenues creusées dans le matériau argilo-sableux. Pourquoi ne pas voir dans Kinda Takha, Bukuma Kwèyre, le trou de Garasso ou les petites dépressions de Wumisiri ou du sud de Kuru, les vestiges de tels aménagements ? Rien n'indique en effet que ces dépressions, surcreusées par le prélèvement d'argile pour l'édification des villages, sont à l'origine naturelles. Signalons en outre qu'aux abords des tertres anthropiques du Yatenga, Marchal [1978 : 452] relève la présence des « citernes creusées sur les hauts de pentes ou des mares (20 m à 40 m de diamètre) aménagées par des remblais sur les bas de pente ». De même, sur le cordon dunaire de Gasseliki, comme à Boureli et à Djika, la présence de tertres en grand nombre coïncide avec celle de petites dépressions.

Le refuge

Il fait surgir toutes les interrogations qui touchent au problème de l'insécurité. Il est nécessaire de s'affranchir d'une vision trop linéaire qui ferait correspondre aux temps reculés des conditions précaires qui iraient s'améliorant jusqu'à nos jours : l'histoire récente d'Aribinda montre que la fin du XIX^e siècle, qui a vu le passage de groupes de Touareg de l'Oudalan dans la région, correspondait à une période d'insécurité bien plus grande que ne l'était, par exemple, celle où les Songhaï étaient dispersés sur les massifs de la zone de Wilao. Dans toute l'histoire d'Aribinda, et il n'y a pas de raison pour que cela fût faux pour les *poté samba*, la sécurité a sans cesse été remise en cause au gré des incursions des groupes voisins ou des arrivées de migrants. Une contradiction nous permet d'étendre ce phénomène aux premières gens : la présence d'un habitat en plaine au pied des reliefs de granite mais aussi dans les zones dégagées du sud (tertres) vient contredire l'établissement sur les reliefs signalé par la profusion de gravures environnant les replats d'habitation.

Mais l'assertion montagne = refuge mérite d'être plus nuancée. L'établissement sur les reliefs présente d'autres commodités tout aussi peu négligeables que la sécurité : aujourd'hui encore, ce sont non seulement les greniers qui sont bâtis sur les replats de granite qui protègent leur base contre les termites et les rongeurs, ce sont aussi les habitations qui, même descendues en plaine, recherchent assez souvent l'abri ou le support d'un affleurement. Par ailleurs les ressources en eau, d'appoint ou non, des reliefs, ont été déjà plus d'une fois signalées. Il convient d'y ajouter la capacité des massifs de granite à retenir l'eau et à la restituer par des sources (comme vers Silmamassi) ; leur piémont est souvent creusé de puits, comme c'est le cas à Wasabilé, Butondya, Honré, à l'est de Kuru et à Mutumani Gobrè, au cœur même du village. Notons enfin une fonction importante de cueillette et de pâturage de ces reliefs, qui portent bon nombre d'arbres fruitiers ; les massifs sont en outre, à la fin de la saison sèche, le seul endroit où l'on trouve encore des graminées en abondance et où l'on envoie paître chèvres et moutons. Toutes ces ressources de la montagne amènent à ne pas systématiquement attribuer une fonction de refuge à un établissement sur les hauteurs.

Les affinités des vestiges

Le parc et les tertres

Rappelons encore une fois que nous n'avons pas procédé à un relevé systématique des tertres dans la région, et qu'en dehors du site des collines d'Aribinda, les zones où ils sont signalés ne représentent sans doute qu'une fraction de l'espace qu'ils occupent. De même, il aurait été utile de connaître leur répartition à Béléhédé, Filyo, et dans une moindre mesure, à Tinghé, afin de déceler leurs éventuelles affinités avec le parc à *Faidherbia*. Pour la région qui nous intéresse, la coïncidence dans l'espace de ces deux catégories de vestiges se réalise en quelques lieux seulement : à Aribinda et Bukuma, et de manière moins nette à Kiba, Wilao et Brigtoéga. Marchal [1978] associe aux buttes anthropiques du Yatenga un peuplement à *Faidherbia*, tout en émettant des réserves sur l'âge qu'on peut attribuer à ces arbres en regard de celui des tertres. Pour notre part, cette coïncidence géographique de deux vestiges n'est pas aussi flagrante et nous amène à confronter les significations respectives des tertres et du parc à *Faidherbia*.

La carte des tertres anthropiques se lit en effet comme celle d'un habitat de plaine ou de piémont en nébuleuses axées autour ou à proximité des points d'eau. Ce type de situation suppose des conditions de sécurité suffisantes pour que des établissements aient pu être créés en des zones libres de tout relief défensif : on a vu qu'à propos d'Aribinda, le refuge n'était d'ailleurs pas forcément la fonction unique des montagnes.

Le parc est, quant à lui, symptomatique d'une agriculture qui a dû se faire intensive. La nécessité d'une telle intensification dans un contexte de sécurité ne se conçoit que si l'on admet une densité de population telle que tout système de restitution de fertilité au sol autre que l'association parc-bétail aurait été exclu. Or, la grande extension des tertres anthropiques en dehors des zones à *Faidherbia* tend à dissocier ces deux types de vestiges, localement du moins. Mieux encore, si on retrouve des tertres bien en dehors des zones à *Faidherbia*, on rencontre également de vastes étendues de terre arable, de sols légers, qui ne présentent aucun vestige d'établissement que l'on puisse attribuer aux *poté samba* : c'est le cas, à première vue, de Zaran, de l'ouest du cordon dunaire de Wilao, de bien d'autres ensembles plus réduits enfin. L'association terres agricoles et présence de tertres anthropiques n'est pas systématique, et semble démontrer l'hypothèse d'une pénurie de terrains de culture.

Le parc des gens descendus du ciel

Au pied de la falaise de Bandiagara, un parc dense à *Faidherbia albida* a été construit par les Dogon réfugiés sur les hauteurs, dans un contexte climatique semblable à celui d'Aribinda : à Kani Bonzon, nous avons pu observer des densités telles que les cimes des arbres formaient un couvert presque continu. Vers Kongoussi, on rencontre également un parc remarquable, de même que dans bien des zones plus méridionales qu'Aribinda.

Dans le Yatenga, le parc ancien est attribué aux populations Kibsé et Kurumba. Encore des Kurumba à Béléhédé, en strate ancienne de peuplement dont les représentants se disent, comme les Tiron d'Aribinda, « descendus du ciel

au bout d'une chaîne », de même qu'à Tinghé, de même qu'à Filyo, toutes populations « trouvées sur place » par les Songhaï.

À Béléhédé, Tinghé, Aribinda, la présence d'un parc ancien plus ou moins bien conservé rend tentante une corrélation entre ces groupes autochtones, assimilés plus tard par les Songhaï et l'édification d'un parc dans un contexte sociopolitique antérieur totalement différent. On peut en effet beaucoup plus sûrement imputer la construction d'un tel paysage végétal à ces populations établies sur les reliefs qu'à cette strate de peuplement qui, à Aribinda, et comme en témoignent les figurations des gravures, disposait de cavaliers en armes qui se livraient à la chasse et, *a fortiori*, étaient en mesure d'assurer le contrôle et la défense d'un territoire, voire de pratiquer la guerre.

Une organisation sociale possible

Après avoir avancé quelques hypothèses sur ce qu'ont pu être l'habitat, le genre de vie, l'emprise sur l'espace et la succession des différents groupes désignés comme *poté samba*, pouvons-nous aller plus loin et imaginer quelle sorte de société fut celle des premières gens ?

Une multiplicité de scénarios est possible au vu des différents vestiges. Ce que nous allons imaginer, c'est une hypothèse faite à partir de deux types de vestiges : le parc et les cavaliers représentés sur les gravures.

De ce que fut la vie quotidienne des *poté samba*, les gravures ne nous apprennent rien ou très peu. Aucune gravure, tout au moins selon nos observations, ne permet de se faire une idée de l'habitat, ni des différentes activités de production. Cela n'est pas surprenant et a été constaté dans d'autres domaines ; Leroi-Gourhan [1965 : 82] écrit à propos des représentations animales dans l'art préhistorique occidental : « Il est tout d'abord nécessaire de dire que, statistiquement, le nombre des espèces représentées est bien inférieur à celui des espèces qui composaient la faune de l'époque. Les peintres n'ont pas représenté n'importe quel animal, mais des animaux bien déterminés et qui ne jouaient pas forcément tous un rôle de premier plan dans leur vie quotidienne. » Les seules figurations humaines que nous avons observées sont presque toutes liées au cheval. Le cheval, le plus souvent monté par son cavalier, revêt une importance numérique écrasante dans l'ensemble des sujets représentés par les gravures.

Si l'on s'en tenait aux sites proches d'Aribinda, à Kuru, par exemple, où les gravures cernent les zones d'habitation sur la montagne et où, à première vue, une organisation des cavaliers dans des scènes est peu perceptible, on pourrait imaginer les *poté samba* comme des réfugiés qui, à côté de la faune qui leur était familière, ont représenté les cavaliers des troupes qui, venues de l'extérieur, tentaient de les submerger.

Cependant, dès les premières montagnes au nord d'Aribinda, dès Dikokation, et tout spécialement à Kiring et à Wondo, les cavaliers sont intégrés dans de nombreuses scènes de chasse. On ne conçoit pas l'intérêt de représenter avec une telle diversité et une telle fréquence ces scènes si elles avaient été totalement étrangères aux habitants de l'époque.

On doit donc en conclure que le cheval est un animal possédé et utilisé par les *poté samba*. Des archéologues attentifs, soit déchiffraient à Kuru et sur les

montagnes voisines des scènes de chasse là où il ne nous a pas semblé en voir, soit concluraient à leur absence locale dans un espace fréquenté par une même population.

Tenons donc pour acquis que les chevaux représentés par les *poté samba* étaient leurs propres chevaux.

Les scènes où les cavaliers apparaissent sont des scènes de chasse quoiqu'une observation plus attentive et plus systématique pourrait peut-être mettre en évidence des scènes de guerre. Mais la chasse à cheval n'était ni le seul type de chasse, ni le seul usage du cheval. Il y a tout lieu de penser que le cheval a été, pour les *poté samba*, aussi important dans l'autre technique d'acquisition si proche de la chasse qu'est la guerre [Leroi-Gourhan, 1973 : 68-9]. Sur la signification du cheval et sur son usage militaire comme indicateurs de certains types de rapports sociaux, ou comme témoignages de certaines formes d'organisation sociale, l'accord des auteurs paraît général. Pour Goody [1971 : 36], bien que les cavaleries africaines aient été des cavaleries légères, par rapport aux cavaleries lourdes de l'Europe, la cavalerie militaire que l'Afrique a connue a imposé certains modèles de l'organisation sociale. Et la possession du cheval est liée à l'existence de ce qu'on pourrait appeler une aristocratie. Dans le même sens va Olivier de Sardan, à propos des sociétés songhaï et zarma toutes proches : « Le cheval est un bien cher (qui vaut deux à cinq captifs), inaccessible aux simples paysans, roturiers ou captifs autonomes. La science du cheval (équitation, dressage, emploi tactique) est un privilège de classe. Sous réserve d'un inventaire précis..., on peut en effet poser : aristocratie = cheval » [1984 : 74].

L'existence d'un groupe aristocratique implique évidemment qu'un autre groupe social se consacre à la production. Ce groupe qu'on peut appeler une paysannerie (pour reprendre la terminologie d'Olivier de Sardan) cultive et éventuellement élève du bétail. Quelle culture ? Quel bétail ? Nous sommes bien en peine de le dire. Mais une autre sorte de vestige attribué aux *poté samba*, le parc à *Faidherbia*, peut orienter les hypothèses vers la description du plausible. Sur la signification économique d'un tel parc, Pélissier écrit :

« Le parc à *Faidherbia albida* révèle un type de civilisation agraire d'une étonnante identité ; partout il est l'œuvre de paysanneries sédentaires, pratiquant avec une égale passion la céréaliculture sous pluie et l'élevage, partout il est lié à la pression démographique, c'est-à-dire à la nécessité d'une exploitation continue du sol, partout il est associé à des sociétés relevant d'un modèle commun, historiquement fondé sur le refus de toute structure sociale ou politique contraignante » [1980 : 135].

Ces conclusions, qui résultent d'une longue expérience des terrains africains et de la prise en considération d'un grand nombre de cas, sont à l'opposé des déductions auxquelles nous avons conduits les figurations de cavaliers. Les gravures de cavaliers sont indicatrices d'une aristocratie, le parc à *Faidherbia* témoigne d'une paysannerie.

Pour penser la coexistence au sein de la même société des cavaliers et des constructeurs du parc, qui s'est probablement réalisée à un moment de la période des *poté samba*, nous pouvons nous référer aux exemples historiques qu'a connus la région. C'est le cas d'une aristocratie mossi s'imposant à une paysannerie

autochtone. Ce sont aussi les nombreux exemples de l'aire songhaï-zarma où cet agencement social a été réalisé par des groupes de cavaliers qui ont imposé leur domination à des sociétés paysannes. Cette sorte de processus semble assez générale dans l'histoire pour que Goody puisse écrire : « En Afrique de l'ouest, aussi bien que dans l'Europe médiévale et dans la plupart des régions de la terre, les chevaux étaient la possession d'un groupe politiquement dominant qui était généralement d'origine étrangère et avait imposé sa domination sur une contrée peuplée de paysans » [1971 : 48-9].

De ce qui vient d'être dit, nous pouvons distinguer deux périodes successives dans l'occupation par les *poté samba* :

1. Une société paysanne pas ou peu hiérarchisée exploitée, par une agriculture intensive et un élevage sédentaire, des espaces limités à proximité des habitations qu'elle a installées pour sa sécurité sur les reliefs.

2. Des cavaliers imposent leur domination aux paysans constructeurs du parc. Durant cette deuxième période, on peut penser que, grâce à la protection active des cavaliers, l'habitat peut s'étendre aussi dans la plaine. Ce type d'organisation devait permettre de mobiliser une main-d'œuvre importante et il n'est pas impossible que certains travaux de grande ampleur, tels que barrages, retenues, fortifications, aient été réalisés par les *poté samba* de cette seconde période. Rien n'interdit non plus de penser qu'une paysannerie peu hiérarchisée ait pu être à l'origine d'une partie de ces travaux, et notamment des aménagements hydriques.

Ainsi, au terme de toutes ces supputations et hypothèses, l'image qui s'impose des *poté samba* est une image complexe à la fois dans la durée et dans la synchronie. Et il y a fort à parier que les habitants actuels d'Aribinda ne seraient pas dépayés s'il leur arrivait de faire un tour chez les *poté samba*.

Manuscrit du 25 septembre 1985

BIBLIOGRAPHIE

- BARRAL H. [1977], *Les Populations nomades de l'Oudalan et leur espace pastoral*, Paris, Travaux et Documents de l'ORSTOM, 77, 120 p.
- BOUBE GADO [1977], *Tradition orale et Archéologie : introduction à la connaissance des sites archéologiques de la vallée du Moyen Niger*, université de Niamey, IRSH, 30 p., multigr.
- BOUBOU HAMA [1974], *L'Empire songhay, ses ethnies, ses légendes et ses personnages historiques*, Paris, P.-J. Oswald, 173 p.
- DUGELLIER J. [1963], *Contribution à l'étude des formations cristallines et métamorphiques du Centre et du Nord de la Haute-Volta*, Paris, BRGM, éditions Technip, mémoire n° 19, 283 p.
- GOODY J. [1971], *Technology, Tradition and the State in Africa*, London, Hutchinson University Library for Africa, 88 p.
- KATI [1981], *Tarikh El-Fettach*, texte arabe, traduction française par Houdas et Delafosse, Librairie d'Amérique et d'Orient, Paris, Maisonneuve, collection UNESCO d'œuvres représentatives, série africaine, 363 p.
- LARVE M. [1952], *Note sur la formation et l'histoire des États songhay du nord-Dendi*, CHEAM, mémoire n° 1982, 52 p. dactyl.
- LEROF-GOURHAN A. [1965], *Préhistoire de l'art occidental*, Paris, Mazenod, 499 p.
- LEROF-GOURHAN A. [1973], *Milieu et Techniques*, Paris, Albin Michel, 475 p.

- MARCHAL J.-Y. [1978], « Vestiges d'occupation ancienne au Yatenga (Haute-Volta) », *Cahiers ORSTOM, série sciences humaines*, XV (4) : 449-484.
- MAUNY R. [1961], *Tableau géographique de l'Ouest africain au Moyen Âge d'après les sources écrites, la tradition et l'archéologie*, Dakar, IFAN, mémoire Institut d'Afrique noire, 61, 587 p.
- OLIVIER DE SARDAN J.-P. [1969], *Système des relations économiques et sociales chez les Wogo (Niger)*, Paris, mémoire Institut ethno., III, 234 p.
- OLIVIER DE SARDAN J.-P. [1984], *Les Sociétés songhaï-zarma (Niger-Mali) : chefs, guerriers, esclaves, paysans...*, Paris, Karthala, 299 p.
- PAGEARD H. [1962], « Contribution critique à la chronologie historique de l'Ouest africain, suivie d'une traduction des tables chronologiques de Barth », *Journal de la Société des africanistes*, 32 (1) : 91-177.
- PÉLISSIER P. [1980], « L'arbre dans les paysages agraires de l'Afrique noire », *Cahiers ORSTOM, série sciences humaines*, XVIII (3-4) : 131-136.
- PROST A. [1971], « Quelques vestiges de la région d'Aribinda (Haute-Volta) », notes africaines, *Bulletin d'information et de correspondance de l'Institut français d'Afrique noire*, 130 : 41-43.
- ROUCH J. [1949], « Gravures rupestres de Kourki (Niger) », *Bulletin de l'Institut français d'Afrique noire*, XI (1-2) : 340-353.
- ROUCH J. [1953], « Contribution à l'histoire des Songhay », *Mémoire de l'IFAN*, Dakar, 29 (II) : 139-259, index, photos h.t.
- ROUCH J. [1961], « Restes anciens et gravures rupestres d'Aribinda (Haute-Volta) », *Études voltaïques*, n.s., 2 : 61-70.
- URVOY Y. [1941], « Gravures rupestres dans l'Aribinda (boucle du Niger) », *Journal de la Société des africanistes*, XI : 1-6.
- YLLA Y. S. [1975], *Aperçu historique et traditionnel de peuples foudé de la région d'Aribinda*, mémoire ENA cycle C, Ouagadougou, 33 p. dactyl.